

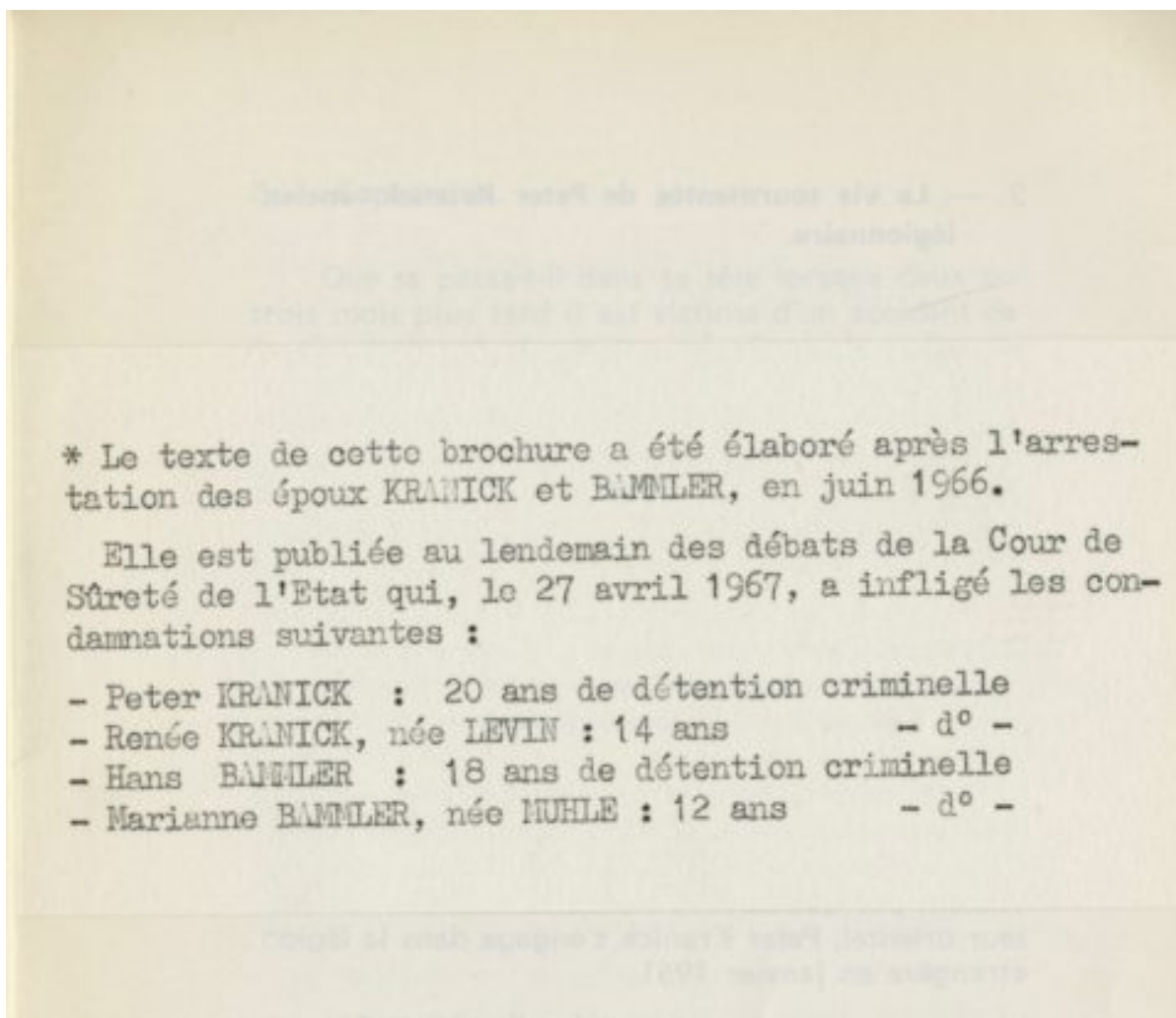
La vie tourmentée de  
l'espion Peter K



## Table des matières

Les règles du jeu	3
1 Dans l'épaisseur d'une carte postale, de Bertrand Tillier	15
2 Une broche d'alerte, de Lara et Célie V.H.	17
3 Un entretien en prison, de Philippe Artières	18
4 Un visage sépia, de Sylvie Schmit	19
5 L'interrogatoire n°9, de Aeliane Gobert	20
6 Pour une simple photographie d'amoureux, de Sophie Cœuré	22
7 Un courrier anonyme	24
8 Un journal intime (1), de la classe de seconde 212 du lycée Maurice Utrillo (Stains)	27
9 Un journal intime (2), de la classe de seconde 212 du lycée Maurice Utrillo (Stains)	32
10 Un témoignage, de la classe de terminale STI2D-2 du lycée Lucie Aubrac (Pantin)	39
11 Un message codé, de la classe de terminale STI2D-1 du lycée Lucie Aubrac (Pantin)	40
12 Une lettre du dehors, d'Elisabeth Schmit	42
13 La rencontre avec une certaine Sofia Plisetska, de Jean-Louis Fassi	43

## Les règles du jeu



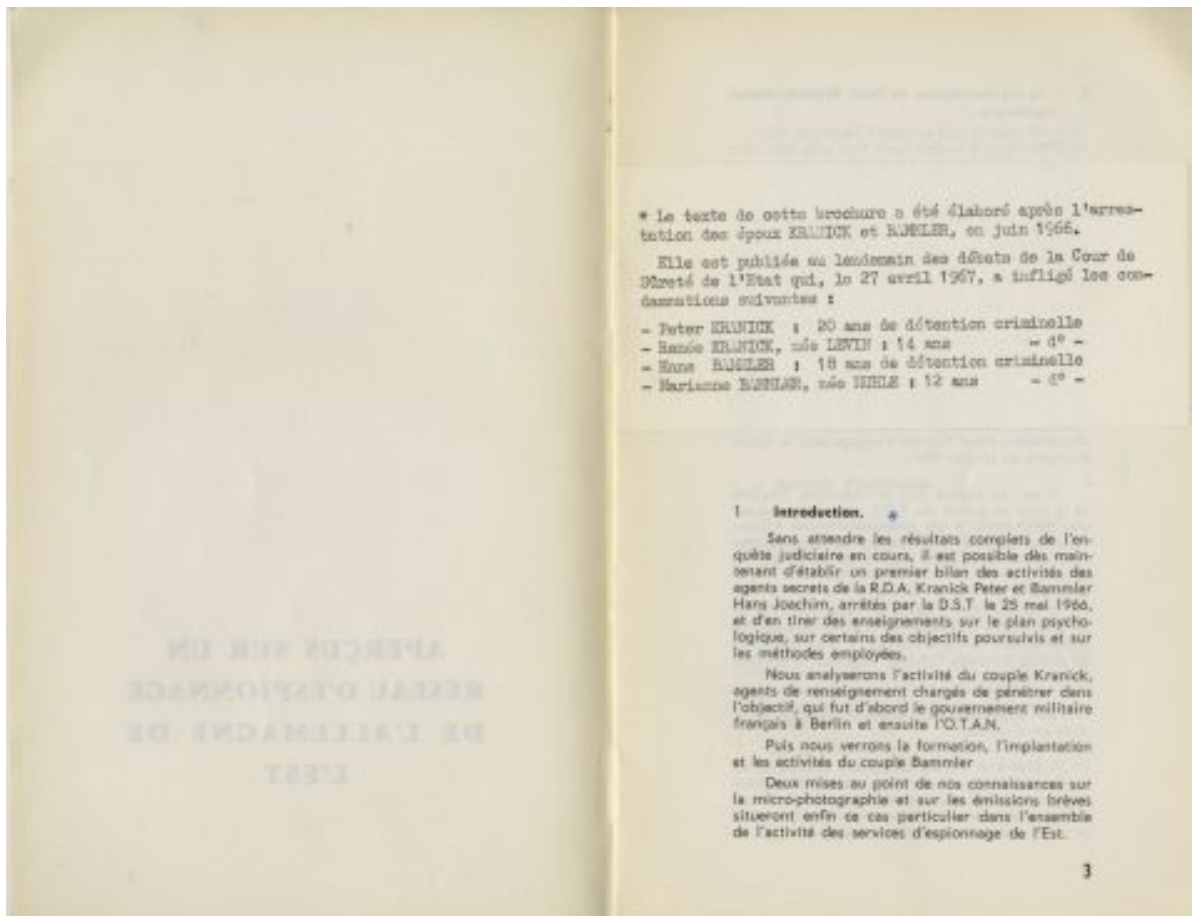
Cette année, la revue *Entre-Temps* lance un jeu d'écriture biographique collective. Comme point de départ de l'histoire, un personnage attesté dans un document d'archives anonyme conservé aux Archives nationales, rédigé en 1966 et publié en brochure l'année suivante. Ce document retrace au lendemain de sa condamnation les différentes étapes du parcours de l'espion Peter Kranick, entre la RDA et la France, dans les années 1950 et 1960.

Le but du jeu est le suivant : constituer sur ce personnage énigmatique et dont nous connaissons le parcours à grands traits un dossier documentaire, un carton d'archives dont seule la première pièce – la brochure – sera authentique. Pour le reste, il appartient aux participantes et aux participants d'imaginer, d'inventer, de produire une archive susceptible d'être versée au dossier.

Chaque document doit contribuer à la connaissance de la vie de Peter Kranick, de manière directe ou indirecte : il peut par exemple s'agir du témoignage d'une personne l'ayant rencontré, de la description d'un lieu qu'il a fréquenté, d'un élément touchant l'un des autres personnages évoqués dans la brochure, etc., et ce à n'importe quel moment de son parcours. Le format des pièces proposées et destinées à intégrer le corpus est libre : texte, image, vidéo, son. Il peut s'agir d'une production individuelle ou collective, personnelle ou réalisée dans un cadre pédagogique.

Chaque participant.e s'engage à prendre en compte la ou les participations précédentes et les informations contenues dans les pièces déjà produites, ainsi que dans la brochure.

Pour ce tout premier épisode, nous publions la première pièce, la seule authentique et le point de départ du jeu. À compter du mois de décembre, la revue Entre-Temps publiera une nouvelle pièce toutes les deux semaines, en renouvelant à chaque publication l'invitation aux lectrices et aux lecteurs à participer en nous contactant à l'adresse suivante : [entretemps.editorial@gmail.com](mailto:entretemps.editorial@gmail.com)



*Le texte de cette brochure a été élaboré après l'arrestation des époux KRANICK et BAMMLER, en juin 1966.*

*Elle est publiée au lendemain des débats de la Cour de Sécurité de l'Etat qui, le 27 avril 1967, a infligé les condamnations suivantes :*

- Peter KRANICK : 20 ans de détention criminelle*
- Renée KRANICK, née LEVIN : 14 ans de détention criminelle*
- Hans BAMMLER : 18 ans de détention criminelle*
- Marianne BAMMLER, née MUHLE : 12 ans de détention criminelle*

## **Introduction**

Sans attendre les résultats complets de l'enquête judiciaire en cours, il est possible dès maintenant d'établir un premier bilan des activités des agents secrets de la R.D.A Kranick Peter et Bammler Hans Joachim, arrêtés par la D.S.T le 25 mai 1966, et d'en tirer des enseignements sur le plan psychologique, sur certains des objectifs poursuivis et sur les méthodes employées.

Nous analyserons l'activité du couple Kranick, agents de renseignement chargés de pénétrer dans l'objectif, qui fut d'abord le gouvernement militaire français à Berlin et ensuite l'O.T.A.N.

Puis nous verrons la formation, l'implantation et les activités du couple Bammler.

Deux mises au point de nos connaissances sur la micro-photographie et sur les émissions brèves situeront enfin ce cas particulier dans l'ensemble de l'activité des services d'espionnage de l'Est.

## **La vie tourmentée de Peter Kranick, ancien légionnaire**

Peter Kranick est né à Berlin, le 21 octobre 1930.

Fils d'un ancien fonctionnaire de police de la République de Weimar il a vécu à Berlin jusqu'en 1939 puis à Hallenderg où son père avait été muté.

Il passe de l'école primaire à Berlin à l'école supérieure de Frankenberg d'où il sort à la fin de la guerre sans diplôme. Il est apprenti boucher jusqu'en 1948, date du divorce de ses parents.

De 1948 à 1950, il occupe plusieurs emplois dans une scierie. Puis sa mère ayant regagné Berlin-Est où elle possède plusieurs immeubles, mais ne voulant pas que son fils vienne la retrouver en secteur oriental, Peter Kranick s'engage dans la légion étrangère en janvier 1951.

Il sert en Algérie, puis en Indochine. Titulaire de la croix de guerre des T.O.E. et de plusieurs autres décorations, il est grièvement blessé à Dien-Bien-Phu. Réformé, il est dégagé de toutes obligations militaires en mars 1955 et pensionné comme sergent à 85 %.

Il revient alors à Berlin en novembre 1954 où ses antécédents lui permettent d'entrer aisément au gouvernement militaire français. Il y est archiviste au service de presse Quartier Napoléon, à compter du 14 mars 1955.

Son pays natal a été écrasé et disloqué. Sa famille est dispersée.

Il a 25 ans. Il a été tour à tour boucher, charpentier, soldat glorieux de sa patrie d'adoption. Soldat à nouveau vaincu, blessé, il est désormais cantonné dans un emploi subalterne. Il se livre aussi au commerce de voitures d'occasion.

## **Conversion**

Que se passa-t-il dans sa tête lorsque deux ou trois mois plus tard il est victime d'un accident de la circulation ? Une voiture école de la police le renverse alors qu'il se rend chez sa mère en vélomoteur à Berlin-Est. Un fonctionnaire du M.F.S. (service d'espionnage de l'Allemagne de l'Est) prévenu, le contacte, puis le revoit. Combien a-t-il fallu de rencontres pour que Peter Kranick accepte de travailler pour les services de l'Allemagne communiste ? Apparemment peu.

Quelques mois plus tard, en 1956, il adhèrera au S.E.D (Parti socialiste unifié). Ensuite, il signera un contrat avec la centrale M.F.S. et sera soumis à une formation S.R. pour l'emploi des codes, la préparation des micro-points et l'utilisation des carbones blancs.

### **Activités d'espionnage**

Au quartier Napoléon, les archives étaient situées à proximité de la section politique, qui intéressait davantage les services de la D.D.R. que les renseignements que pouvait fournir Kranick sur les mouvements de troupes ou les noms et affectations des officiers français. C'est dans cette direction en effet que fut axée la manipulation de cet agent, aussi longtemps que le permirent les circonstances. La preuve en est que lorsque le service politique déménagea du quartier Napoléon, la centrale prit la décision de le muter en France, les renseignements qu'il pouvait continuer à glaner ne l'intéressant apparemment plus.

Ses services avaient néanmoins été appréciés, puisqu'il avait été promu officier et décoré. Il dit avoir actuellement le grade de lieutenant-colonel dans le M.F.S. et estime avoir perçu depuis le début de son utilisation par ce service une somme globale de 50 millions de francs anciens.

### **Transmissions**

Recueillir des renseignements n'est rien, si l'on ne peut les transmettre.

Au début, il n'y avait aucune difficulté pour Peter Kranick, la circulation étant libre entre les deux secteurs de Berlin. Il se rendait alors toutes les semaines auprès de sa centrale. Après la construction du mur, celle-ci lui adressa un courrier, Bammler, alias Erick, qui lui apporta un appareil de transmission à infra-rouge.

Pour utiliser cet appareil, Kranick avait loué un petit bout de terrain où il prétendait faire du jardinage, à proximité de la frontière, une petite hutte lui permettait de procéder à ses manipulations.

Plus tard, la végétation ayant poussé, l'utilisation en devint impossible en raison des obstacles qui s'intercalaient entre l'appareil et le récepteur du côté Est.

On en revint à la formule du courrier Erick Bammler jusqu'au départ pour Paris.

### **Nouvelle vie – nouvelle mission**

La vie privée de Peter Kranick n'est pas indépendante de sa mission. S'étant séparé peu à peu de sa première femme, il avait fait, vers 1958, la connaissance au G.M.F.B. de Renée Levin qui travaillait comme rédactrice dans son service. L'attirance avait joué dès 1959, mais fin 1961, Levin regagne Paris avec ses parents. De parents allemands, elle est née à Paris où elle a fait toutes ses classes et elle est pensionnée à titre de déportée par le gouvernement ouest-allemand.

Il va la voir à Paris en décembre 1962, ne s'y plaît pas, revient et reprend du service au quartier Napoléon où il s'occupe du fichier (secret) au 4e bureau, concernant le personnel français en poste à Berlin. Mais ce travail n'intéresse pas sa centrale qui l'engage, puisqu'il a une carte de résident privilégié pour la France, à s'y établir. Elle lui avance les frais de voyage.

Le service secret de la D.D.R. facilite les formalités de son divorce, accepte de payer une pension à son ex-femme qui s'installe comme vendeuse à Dresde.

Lui, sans attendre le divorce qui sera prononcé seulement en 1964 et qui vit séparé de sa

femme, gagne Paris en 1963 avec pour mission de pénétrer à l'O.T.A.N. et la promesse qu'il sera le chef de ce réseau s'il réussit à l'installer.

Celle qui sera sa future femme, Renée Levin, avec qui il se met en ménage en 1963, avait trouvé un emploi à l'ambassade d'Allemagne à Paris où elle s'occupe des dédommagements des israélites, puis des légionnaires allemands emprisonnés après les événements d'Alger. Tout ceci n'intéresse pas le M.F.S.

### **Comment un espion enrôle sa femme**

C'est dans le courant de l'année 1963, avant son mariage avec Renée Levin et alors que cette dernière était encore employée à l'ambassade d'Allemagne à Paris, que Kranick met sa future épouse au courant de ses activités au profit des services de renseignement de la D.D.R. et lui demande de « travailler » avec lui.

Sur son acceptation, il l'emmène à Berlin-Est où il la présente à son chef hiérarchique qui, l'ayant félicitée d'apporter sa collaboration au M.F.S. et son aide à Kranick pour s'installer à Paris, la pressant d'entrer à l'O.T.A.N.

C'est alors que Peter Kranick apprend que le père de Levin connaît un certain Boker, lequel est le deuxième responsable de la section politique de l'O.T.A.N. Il conseille à Renée Levin de lui écrire pour obtenir une recommandation. Bien que muté à Bonn, Boker l'adresse à son ancienne secrétaire, Mme Schump-Schmets, après les enquêtes de rigueur, Levin obtient satisfaction environ un an plus tard et quitte l'ambassade d'Allemagne en février 1964.

Après deux mois au pool des dactylos, elle est désignée comme secrétaire du « briefing-officer » au service de l'information (relations publiques) où elle est encore en mai 1966.

Depuis 1963, Renée Levin a fait plusieurs voyages à Berlin-Est en compagnie de son époux, lequel s'y rendait fréquemment utilisant, à plusieurs reprises, une fausse carte d'identité de l'Allemagne de l'Ouest au nom de Bauer. Elle y a rencontré, dans une villa appartenant aux services spéciaux est-allemands, le supérieur de son mari qui lui a donné des précisions sur la nature des renseignements intéressant le M.F.S.

Par ailleurs, après avoir accepté d'apporter sa collaboration, elle a assisté régulièrement aux émissions radio codées destinées à Kranick et a appris à les déchiffrer.

### **Patience et universalité dans l'espionnage**

Cependant, Levin, secrétaire du « briefing-officier » des relations publiques à l'information, est amenée rapidement à faire aussi des travaux personnels pour le Comte R. Adelman, directeur de l'information au secrétariat général de l'O.T.A.N.

En réalité, il apparaît bien que les services de la D.D.R. en sont encore, en ce qui concerne Kranick et Levin, au stade de l'installation. Ils recommandent à Kranick de trouver en France une situation, de monter une petite entreprise, et lui remettent à cette fin 20 000 marks ; ils sont même d'accord pour avancer une somme pouvant aller jusqu'à 10 millions de francs anciens. Il s'agit essentiellement, pour les époux Kranick, de se faire admettre tout en faisant l'apprentissage de la clandestinité. La centrale demandera à Levin des renseignements biographiques sur les fonctionnaires qu'elle peut connaître, hauts et moins hauts. Une approche sur une secrétaire sera envisagée. Ainsi avait procédé Georges Paques avant de livrer de plus pesantes fournitures.

Banalités pour le spectateur. Mais qui jugera que tel détail est insignifiant ? Le service

du M.F.S. lui, fait passer ces bavardages, qui lui donnent un peu de l'atmosphère morale régnant à l'O.T.A.N., par le canal le plus compliqué qui soit : les micro-points. Ainsi au moins s'assure-t-il une liaison inviolable pour le jour où quelque tension supprimerait les courriers irréguliers.

Ici, apparaissent les Bammler.

### « **Nachrichtendienst ist herrendienst** » – « **Le renseignement est un travail de seigneur** »

Bammler Hans Joachim, alias Georg Wegner, est né à Berlin le 13 juillet 1925. Il est le fils du général Rudolph Bammler.

Le général R. Bammler, lieutenant en 1918, a été en 1938 chef de section dans le service de contre-espionnage de l'amiral Canaris au Haut État-Major de la Wehrmacht. Commandant militaire de Dantzig en 1940, chef d'État-Major du corps expéditionnaire en Norvège, général de division en 1943, il est fait prisonnier à la tête de la 12e division le 1er juin 1944. Il se serait livré à un travail antifasciste et participe au Comité pour l'Allemagne libre. Libéré, en 1950, il est revenu s'installer en Allemagne de l'Est à Postdam. Il a repris du service et il était général de brigade des Vopos lorsqu'il a pris sa retraite à Erfurt, après avoir été directeur de l'école technique pour officiers de chars à la K.V.P. Il est signataire de tracts pro-communistes diffusés en R.F.A.

Hans Joachim avait fait ses études primaires et secondaires à Berlin jusqu'en 1938. Puis à Vienne où son père avait été muté. Baccalauréat en 1943, trois mois de travail obligatoire et il est affecté au régiment de chars « Gross-Deutschland ». Combats en Lettonie jusqu'en février 1945. De là, il est envoyé dans une école d'officiers à Pilzen (Tchécoslovaquie) qui, à quelques jours de l'armistice, est constituée en régiment, les officiers instructeurs encadrent les élèves nommés au grade de lieutenant. Fait prisonnier par les Américains, il est interné au camp de Weider.

Pour se faire libérer plus tôt, il prétend qu'il est ouvrier agricole et travaillera comme tel pendant un an à Crispendorf, en Thuringe. Ensuite, il sera imprimeur à Stuttgart.

C'est en 1950 qu'il apprend que son père est prisonnier des Russes. Il suit les cours d'ingénieur de l'école supérieure technique de Reutlingen, puis rejoint son père à Postdam. Il tente, à nouveau, en vain, de reprendre ses études d'ingénieur et part, en 1953, pour Berlin où il trouve un emploi d'agent publicitaire au théâtre « Maxime-Gorki ».

### **Conversion de Bammler**

« C'est à cette époque, dit Bammler, que peu à peu je me suis converti au communisme. Les pièces de théâtre que je voyais, les conférences auxquelles j'assistais, m'ont convaincu que c'était là la meilleure idéologie. J'ai adhéré au parti communiste en 1956 et depuis cette époque j'ai toujours milité. »

Une autre raison aussi forte sans doute s'ajoute à celle-là. « Après que mon père eut été fait prisonnier par les Russes en 1944, ma mère a été déportée au camp de Dachau. Il était en effet inadmissible au régime nazi qu'un général ait pu être fait prisonnier. Ma mère ayant refusé de divorcer, elle a donc été déportée et est morte en 1945 des suites des sévices subis. Les conditions dans lesquelles ma mère est décédée ont été pour beaucoup dans le fait que mon père et moi-même avons choisi le camp communiste. »



## **Premier engagement à mi-temps dans le M.F.S.**

Hans est parti du théâtre « Maxime-Gorki », en juin 1957, à cause des intrigues qui y règnent. Il entre comme chef de publicité au « Gastspiel-bühne », puis comme organisateur de spectacle au « Konzertgastspielformation » à Berlin, en septembre 1958.

C'est là qu'en janvier 1960 le responsable du M.F.S. pour la direction des spectacles s'est présenté à son bureau pour lui demander de collaborer en rapportant tout ce qu'il savait sur le milieu des artistes. « J'ai accepté immédiatement, comme c'était mon devoir ».

À la fin de l'année 1961, il a été mis en contact avec un autre agent du M.F.S. qui, après lui avoir dit que le service était content de lui, lui a proposé un travail plus engagé.

Il a servi alors de courrier clandestin entre Berlin-Est et Berlin-Ouest, il devait franchir le « mur » et entrer en contact avec un agent qui lui remettrait des renseignements. Ce furent ses premiers contacts avec Peter Kranick. Ils devaient durer jusqu'à la fin 1962, époque à laquelle Kranick est parti à Paris.

## **Formation d'un illégal**

Après le départ de Kranick, l'officier traitant de Bammler, le nommé Werner, lui dit qu'il cherchait quelqu'un pour effectuer une mission en France. Il s'agissait de s'installer à Paris pour diriger un réseau.

Hans Bammler était tenté, mais ne voulait pas partir sans sa femme. Qu'à cela ne tienne, si elle est d'accord, le service est disposé à les employer tous les deux. Lorsque Bammler eut convaincu sa femme, ils furent invités à quitter leur emploi.

« Tout de suite après Werner a commencé notre instruction d'agent du S.R. Cette instruction a duré pendant toute l'année 1963 et a porté surtout sur l'O.T.A.N., son organisation, sa structure militaire et politique, son but et son implantation en France. Tous ces cours que nous prenions, ma femme et moi avaient lieu à notre domicile. »

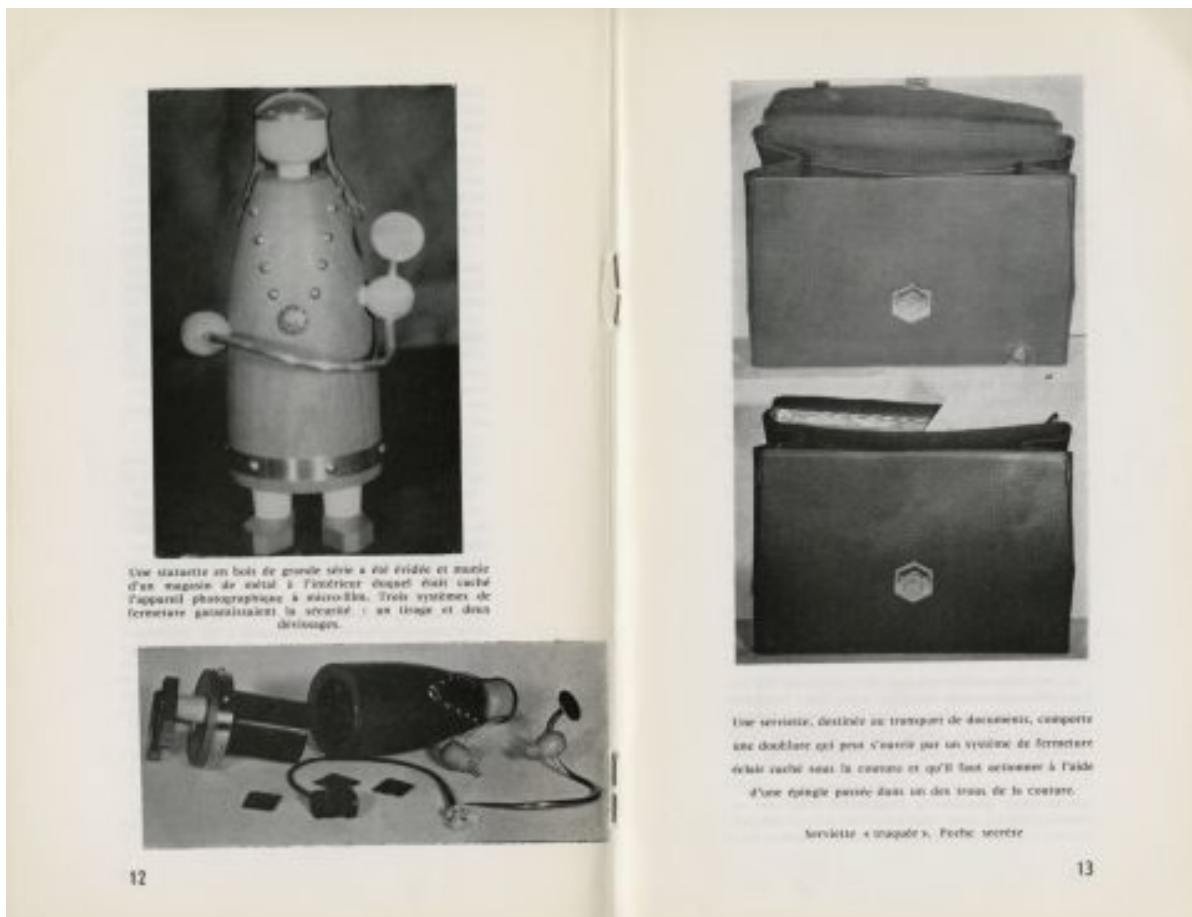
« Notre formation technique nous a été donnée par trois autres agents du M.F.S. dont j'ignore les noms et sur lesquels je ne sais absolument rien. Le premier était chargé de la radio, le second du chiffre et le troisième de la photographie. Le technicien radio nous a donné l'entraînement pour recevoir des messages chiffrés et le photographe nous a appris surtout à photographie des documents et à faire des micro-points »

« Pendant ce temps, Werner nous a appris notre « légende » nous apprenant à vivre avec notre nouvelle personnalité. C'est ainsi qu'en 1963 je me suis rendu en Autriche pour connaître les endroits où j'étais censé avoir vécu et en Égypte, en 1964, pendant trois semaines environ, toujours pour parfaire ma légende. »

C'est cette légende à laquelle Bammler s'est tenu pendant les trois premiers jours de son interrogatoire.

À la fin de l'instruction, on lui remet un passeport au nom de Wegner et une carte d'identité au nom de Henkel.

Le véritable Wegner Georg vit toujours en D.D.R. et il a effectivement vécu en Autriche dans les conditions décrites dans la légende. Mieux encore : le passeport utilisé est également le sien sur lequel on a mis la photographie de Bammler !



## Installation préparatoire

Le premier temps de la mission consistait à venir à Mulhouse, y trouver du travail, s'y installer. Ensuite faire venir sa femme... et se marier à Mulhouse. Une seconde fois! Routine? Renforcement du camouflage avec de « vrais » papiers d'état-civil?

Les communications avec la centrale de Berlin-Est s'effectuèrent par message radio fixé, il répondra par « carbone blanc » dans un premier temps.

Tout se passe comme prévu. Le couple, une nouvelle fois marié à Mulhouse sous le nom de Wegner est invité à envisager son installation à Paris. Ils viennent passer huit jours de congé dans la capitale pendant lesquels ils prospectent logement et travail, puis ils vont rendre compte à leur officier-traitant à Berlin-Est le 15 juillet 1964 et celui-ci leur conseille de prendre le logement qu'ils ont retenu à Noisy-le-Sec et leur donne une année pleine pour s'installer complètement. Après une visite de quelques jours à leurs parents, ils repartent sous une fausse identité, chacun de leur côté.

Lui, passera à Berlin-Ouest sous le nom de Henkel et à partir de Cologne reprendra son identité de Wegner. Elle, quittera Berlin sous le nom de Hoffman pour gagner la Suisse, puis rejoindra Mulhouse sous le nom de Wegner.

Au mois d'août, le couple s'installe à Noisy-le-Sec et, en septembre, Bammler commence à travailler à la Société parisienne d'imprimerie et de teinturerie à Pantin. Elle, va essayer de suivre les cours de l'Alliance française qu'elle abandonne à la fin de novembre.

De Noisy-le-Sec, puis de Neuilly-Plaisance où ils ont emménagé à la fin de l'année 1964, ils ont repris les contacts avec la centrale de Berlin. C'est l'épouse qui est chargée de

prendre l'écoute radio toutes les deux semaines, le dimanche soir à 22 heures.

En mai 1965, ils s'installent à Paris et sont prêts au travail : pénétrer l'O.T.A.N.

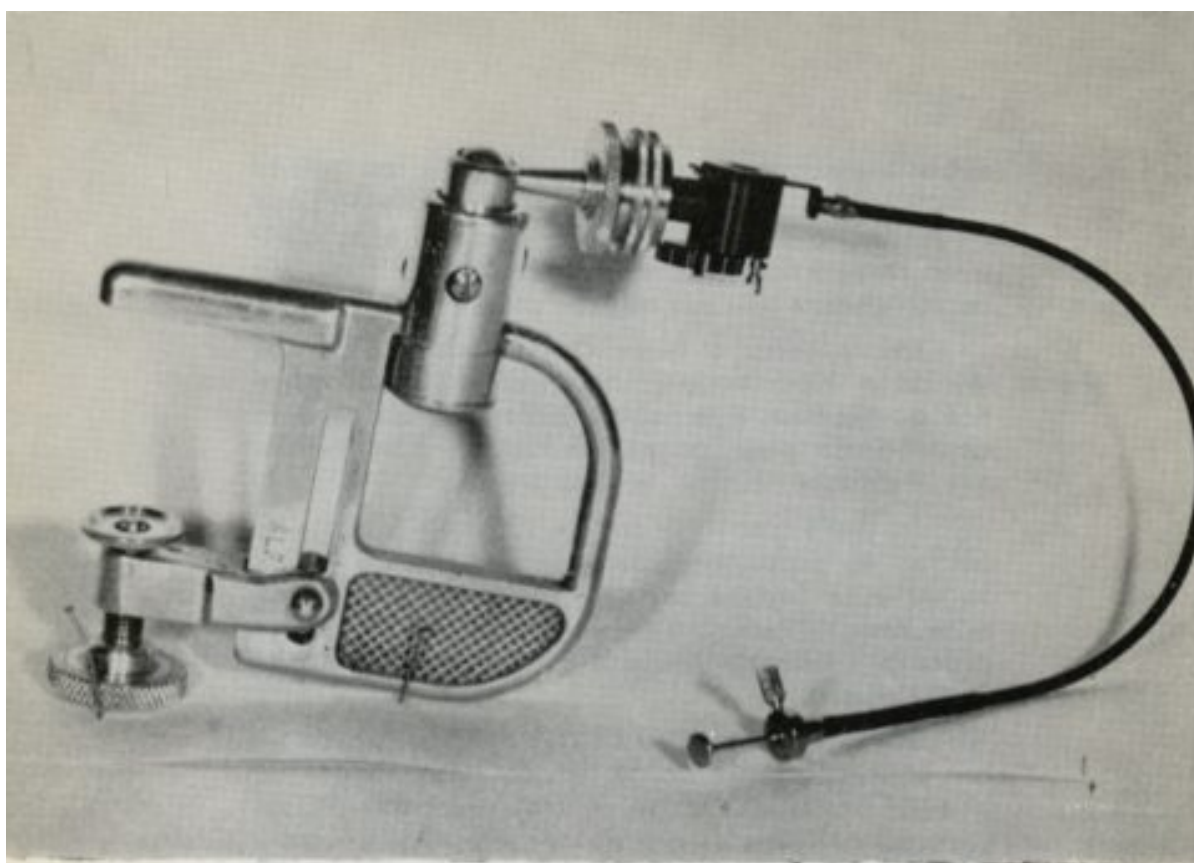
### **Mission sur l'O.T.A.N.**

Les deux faisceaux, l'un formé du couple Kranick-Levin, l'autre formé du couple Bammler, se retrouvent donc à Paris et la centrale de Berlin-Est va pouvoir améliorer la sûreté de ses communications.

Ce n'est pas assez que les renseignements obtenus par Levin dans l'O.T.A.N. soient recueillis par Kranick : on brouillera davantage la piste en les faisant transiter par Bammler, qui les mettra en forme, les fera dactylographier par sa femme pour les photographier et les transformer en micro-points.

Le micro-point était glissé sous un timbre, l'accusé de réception arrivait sous forme d'émissions radio en morse et codées.

### **Fabrication des micro-points**



1

Appareil micro-film avec son support. Les épingles donnent l'échelle. Le support étant fixé au rebord d'une table, une règle suffit pour la mise au point. Le magasin contient un film sensible en forme de disque de 1 cm de diamètre, à chaque graduation de la molette correspond une photographie « mikrat ».

La photographie n°1 ci-dessus montre un appareil spécialement conçu pour la confection des micro-points ou plutôt des « mikrat » suivant la terminologie allemande.

Le micro-point, proprement dit, nécessitait en effet un appareillage plus compliqué comprenant un véritable microscope avec une technique de prise de vue très délicate nécessitant une dextérité de spécialiste éprouvée. À l'autre bout de la chaîne d'exploitation de la reproduction microscopique était également malaisée, la difficulté commençait par le repérage du « micro-point » qui devenait trop souvent invisible ou indécélable (voir photographie n°2)



Le « mikrat » ne nécessite que l'appareil présent sur la photographie n°1 dont les dimensions, un centimètre et demi sur deux, permet un camouflage facile et qui n'a besoin que

d'une réglette fixe pour toute mise au point.

La pellicule est constituée par un petit disque d'un centimètre et demi de diamètre qui peut recevoir douze images par simple rotation d'une molette graduée. Les images sont découpées dans le disque et ramenées à une dimension de l'ordre du millimètre, ce qui permet une maniabilité suffisante tout en gardant des possibilités illimitées de camouflage sous un timbre, dans l'épaisseur d'une carte postale, un coin d'enveloppe, etc. . .

C'est un procédé de transmission à peu près inviolable et qui permet la transmission facile des rapports qui peuvent être abondants. Son utilisation est devenue d'usage courant.

### **Émission brève**

Le seul inconvénient du micro-point ou du « mikrat » réside dans les délais imposés par la poste, le risque perte étant non négligeable.

Les émissions radio ont l'avantage de l'instantanéité. Mais elles sont indiscretes. Tout le monde peut les entendre. Et même, si elles durent tant soit peu, la goniométrie permet rapidement de repérer l'émetteur.

C'est pour éviter ce dernier inconvénient que les « émissions brèves » ont été mises au point. Par un procédé mécanique simple, l'émission en morse qui a été préalablement enregistrée sur une bande perforée ou sur un fil magnétique passe à très grande vitesse dans l'émetteur.

L'émission normale, qui durait plusieurs minutes, est ainsi réduite à quelques secondes (10 à 20). À une oreille suffisamment exercée, elle peut passer pour un bruit de parasite. Il faut être en alerte permanente pour pouvoir la capter, l'enregistrer et ensuite la « traiter » pour rendre lisible les signes interceptés. On obtient alors le message chiffré : reste à briser le code dans lequel il a été transmis pratiquement inviolable au décryptement.

Jusqu'à présent, ce moyen de communication est le plus rapide et le plus sûr de tous. Les problèmes posés par le repérage de l'émetteur sont loin d'être tous résolus. Et cependant on jugera de leur importance si l'on imagine que les sous-marins atomiques emploient ce moyen, plus perfectionné il est vrai, pour communiquer à leur base et que c'est seulement pendant ces brèves secondes, 2, 3, 4, 5 au maximum, qu'il peut être repéré ! Nous y travaillons.

Ce moyen de communication, de l'agent vers sa centrale, donne toute satisfaction et il semble que son utilisation soit de plus en plus répandue.

Les liaisons radio de la centrale vers l'agent, comme celles que recevaient Kranick et Bammler, sont systématisées pour les agents secrets.

Le dimanche à 22 heures pour Kranick et le jeudi à 22h30 pour Bammler, la centrale de Berlin-Est émettait un indicatif musical ou morse suivi de séries de cinq chiffres sur une longueur d'onde et avec un type de modulation propre à être reçus sur un récepteur radio grand public. Les trois premiers chiffres donnent une indication de surchiffrement qui est différente pour chaque agent. Ceux qui sont à l'écoute à ce moment savent en l'entendant s'il y a un message pour eux. Les deux derniers chiffres leur indiquent la minute à laquelle le message qui leur est destiné passera. Aussi, tel jeudi à 22h28 avons-nous pu prendre un message destiné à l'un de nos prisonniers et le déchiffrer grâce au code en notre possession.

À chaque émission, ce sont de cinq à quinze agents qui sont ainsi alertés et reçoivent leurs consignes. Nous connaissons plusieurs centaines d'indicatifs ainsi utilisés.

La plupart répondent par lettre ou micro-points. Un nombre de plus en plus grand répondent par émissions brèves au moyen d'appareils dont la construction a dépassé le cadre artisanal et se miniaturisent de plus en plus. Ceux que nous avons pu déceler dépassent largement la centaine !

# 1 Dans l'épaisseur d'une carte postale, de Bertrand Tillier

Courriel de L. à P., en date du 10 mai 2020, 10h37

Cher,

Tu ne devineras jamais ce qu'à la faveur du confinement je viens de découvrir dans les archives de l'éditeur de cartes postales, que je viens d'ordonner et de lire plus attentivement que je n'avais pu le faire jusque-là. Tu te souviens que je les avais acquises chez un brocanteur qui les avait lui-même récupérées en toute discrétion, m'avait-il dit, dans les bennes d'une déchetterie où tout avait été déversé à la hâte, en cartons éventrés, sans doute suite à la liquidation de l'entreprise. Après deux mois passés dans ces papiers où tout tourne autour de la carte postale, je mesure combien cet objet est devenu désuet. Désormais, on s'envoie de moins en moins de cartes postales, ou alors de manière numérique et dématérialisée, et il faut se rendre à l'évidence : les selfies l'ont emporté, qui sont des représentations narcissiques *in situ*.

Quand nous avons regardé ma trouvaille ensemble, je t'avais dit que je ne savais trop quoi en faire, ni même pourquoi j'avais acheté tout ça. J'ai continué ce que nous avons entrepris lors de ton dernier passage : ouvrir les dossiers fatigués, feuilleter les liasses de bons de commandes, détailler le contenu de souschemises aux couleurs passées, étaler le tout au sol en petits tas. Je me suis vite rendu compte que les archives commerciales d'une société ont, quoiqu'on en dise, quelque chose d'un peu aride. Du coup, je me suis laissé surprendre par des paperolles hétéroclites qui s'étaient glissées dans ce vrac de piles et pochettes de documents comptables des années 1960 à 1980. Il y en a de toutes sortes qui truffent les correspondances, les listes d'envois postaux et les carnets de commandes de buralistes de la France entière. C'est aussi par cette macédoine que les archives sont vivantes. Figure-toi que mon attention a été attirée par un de ces nombreux carnets gris de l'épaisseur duquel dépassait, à la page du bordereau de commande n°42, une carte postale sur laquelle un article découpé dans la presse, sans titre, ni date, ni référence, a été collé. En voilà la retranscription ; ça ressemble à un entretien accordé à un journaliste par un avocat :

[...] le juge avait demandé à M. Kranick comment il transmettait aux services secrets de la République démocratique allemande les informations recueillies en France sur l'OTAN. Mon client, qui n'était pas disert d'ordinaire, avait étrangement consenti à répondre avec précision à cette question, en expliquant que tous les documents susceptibles d'intéresser les services est-allemands étaient d'abord dactylographiés par sa femme, Renée Lévin, et qu'ils les microphotographiaient ensuite à l'aide d'un matériel qu'on avait retrouvé au domicile du couple. La technique était délicate, mais si on était un peu habile, on pouvait facilement obtenir douze vues microphotographiques sur un disque de pellicule de 1,5 centimètre de diamètre. Ensuite, il suffisait de découper soigneusement chaque vue pour la ramener à *une dimension de l'ordre du millimètre, ce qui permet une maniabilité suffisante tout en gardant des possibilités illimitées de camouflage sous un timbre, dans l'épaisseur d'une carte postale, un coin d'enveloppe, etc.* Il avait ajouté, en guise de conclusion : *C'est un procédé à peu près inviolable et qui permet la transmission facile des rapports qui peuvent être abondants.* Pour ma part, je me suis

toujours demandé si M. Kra- [...]

Celui qui a découpé ce bout d'article à la hâte – les traits de coupe des ciseaux sont nets mais approximatifs – n'a pas jugé bon de retenir la suite. Je te précise qu'au crayon rouge, des mots ont été soulignés : *dans l'épaisseur d'une carte postale*. Ce fragment d'article m'a tout de suite interloqué, collé au milieu d'une carte postale représentant une vue aérienne du Barrage de Panessière (Nièvre). La manière dont on a plaqué cette découpe sur le motif même empêche d'apprécier pleinement le sujet de la carte – un ouvrage de 340 m. de longueur et 52 m. de hauteur, avec un lac de 540 ha. et 83 millions de m<sup>3</sup> d'eau –, que j'ai pu voir en consultant un site de vente en ligne très couru par la communauté mondialisée des cartophiles. Sur le bordereau n°42, on peut lire, cette commande rédigée à la main :

Commande 61-0042

Suite courrier du 14 janvier 1961, de Mme Lévin, Paris, Poste restante,  
Bureau 118, rue d'Amsterdam, Paris 8<sup>e</sup>

500 ex. – Saint-Vith, Vue aérienne La Laiterie – réf. A c 71-83 A

500 ex. – Saint-Coulomb, vue aérienne Camping de la Touesse – réf. A 35.263.00.0.2131

500 ex. – Saint-Avold, vue aérienne Mémorial et cimetière américain – réf. 3.00.00.2564

500 ex. – Saint-Ouen-l'Aumône, Le parc « Le Nôtre », vue aérienne – réf. A Ci 553-68

Attention, demande spécifique cliente = imprimer séparément vues recto & cartes légendées verso sur supports grammage réduit 50 %

À livrer tel quel.

Je n'y ai d'abord prêté aucune attention particulière – tu sais, c'est la sempiternelle question avec les cartes postales : le message épistolaire est-il lié ou non au sujet de l'image ? – mais au verso de la carte, de la même petite écriture serrée que celle du bordereau, on peut lire ces quelques lignes qui sont sans doute celles, rétrospectives, de l'éditeur :

En lisant cet article 6 ans plus tard, je comprends que Mme Lévin, dont nous avons reçu cette étrange commande en 1961, était la femme de cet homme sympathique au fort accent allemand, venu nous rendre visite quelques mois plus tôt dans nos locaux. Il m'avait expliqué son projet de lancer sa propre maison de cartes postales en Suisse, spécialisée dans les vues aériennes. Devant son enthousiasme d'entrepreneur débutant, j'avais répondu à toutes ses questions. Il semblait s'y connaître en photo. Le volet aviation ne l'intéressait pas trop, mais il était très très curieux sur les techniques d'impression. Il devait nous envoyer ses premières cartes dès leur fabrication. Nous n'en avons plus jamais eu de nouvelles. Nous n'avons cru qu'à moitié à son histoire. Avec le comptable, pour rigoler, on l'avait surnommé « l'espion qui aimait les cartes postales ».

Insensée cette histoire, n'est-ce pas ? J'ai failli ne pas y croire.

Amitiés

L.



## 2 Une broche d'alerte, de Lara et Cécile V.H.



Broche ayant appartenu à madame Renée Kranick, qui s'en parait pour informer Peter qu'elle sentait sa couverture en danger lorsqu'ils devaient se retrouver en public – communiqué par les administratrices de la collection privée de broches, barrettes et pinces à cheveux d'« À la belle boucle », Coiffeur-Visagiste depuis 1926, rue Notre-Dame de Nazareth, 75003.

### 3 Un entretien en prison, de Philippe Artières

#### Bande 1. 3/04/1972

*Je voulais commencer par vous demander pourquoi vous aviez accepté de répondre à nos questions. Vous êtes resté très silencieux depuis votre procès devant la Cour de sûreté de l'État.*

Je n'ai pas eu d'abord la possibilité de parler. J'avais interdiction d'entrer en contact avec la presse française et allemande. Les seuls messages qui me sont parvenus de Berlin, c'était de ne plus faire parler de moi. Sous-entendu si vous vous répandez dans les journaux, alors vous allez réentendre parler de nous, à commencer par ceux de vos proches en DDR.

*Et les services français ?*

Ils auraient bien aimé que je parle avant ; je suis un trophée qu'ils ne pouvaient pas exposer. Ils savaient que parler pouvait avoir des conséquences graves pour ma famille qui est déjà dans une situation critique ; mais je ne me fais pas d'illusion : ils craignaient surtout que cela envenime un peu plus leur relation avec les Est-allemands.

*Pourquoi rompre ce silence ?*

Parce que la justice française m'y a autorisé car votre proposition est singulière. Vous n'êtes pas journaliste. Jusqu'alors les demandes d'entretiens émanaient de la presse. Dans votre lettre vous vous êtes présenté comme étant un historien. Un historien qui s'intéresse à mon cas. Ça m'a paru suffisamment atypique pour vous rencontrer. Et puis vous m'avez dit connaître Katharina von Bülow.

*Avant de revenir sur votre vie, dites-nous d'abord, Peter K. comment vous vous sentez aujourd'hui. Voilà presque onze ans que vous êtes ici. . .*

Je me sens bien. (silence) Je me sens même plutôt mieux qu'avant, je veux dire [mieux] qu'avant mon arrestation. Ici je suis pas mal même si la vie quotidienne en détention est parfois très pénible. Depuis l'automne avec les révoltes, l'atmosphère est tendue. Il y a sans cesse des fouilles de cellules, les surveillants sont inquiets. Mais bon, j'ai la chance d'être seul et d'avoir été placé dans un couloir un peu isolé des autres détenus.

*Vous avez un statut pénitentiaire particulier ?*

Non. Pas officiellement. Je ne suis pas considéré comme un prisonnier politique. Ça n'existe pas en France. Les premiers mois de mon incarcération, je partageais même ma cellule avec un faussaire. Un type qui était en prison pour fausse-monnaie. On s'entendait bien. Il était précis. J'aime les gens précis. Mais le directeur de l'établissement, c'était Melun alors, est venu un jour nous expliquer que bien qu'il n'avait rien contre nous, c'était compliqué de nous laisser ensemble. Disons qu'on avait des savoirs complémentaires et que ce n'était pas du goût de Pleven.

*Ça ne vous gêne pas d'être sous l'œil des surveillants jour et nuit ? Vivre en se demandant en permanence si on n'est pas surveillé, c'est très fatigant. Pendant dix ans, je vérifiais sans cesse que personne ne me suivait, que mon téléphone n'était pas sur écoute, que personne n'était entré en notre absence dans l'appartement. . . Ici, je sais qu'on m'observe presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je sais qu'ils savent qui je suis, pourquoi je suis là. Ils m'appellent par mon nom . . .*

## 4 Un visage sépia, de Sylvie Schmit

Annie Plassaud, la nièce de Renée Levin, a hérité, à la mort de cette dernière, de son appartement parisien, où Renée était revenue, après ses années de détention et sa séparation d'avec Peter K. Elle ne parlait pas volontiers de cette période de sa vie qu'elle avait partagée avec l'espion allemand, et sa nièce avait manifesté en vain sa curiosité à ce sujet : Renée assurait que rien, aucune lettre, aucune photo, ne subsistait de cette relation passionnée qui l'avait entraînée dans le crime.

En triant des livres, Annie a découvert cette photo d'identité, sans aucune indication au verso, glissée dans un exemplaire d'un roman d'Henri Troyat. Elle était certaine qu'il s'agissait du bel espion, le grand amour de sa tante.

Quand nous habitions en colocation, pendant nos années d'étude, nous regardions souvent la photo, en imaginant tout ce que nous ignorions de l'homme qu'elle représente.

Puis quand elle est partie en Corée, nous avons toutes les deux déménagé et ce n'est que récemment que je me suis aperçue que j'avais conservé la photographie...



## 5 L'interrogatoire n°9, de Aeliane Gobert

**Hans Joachim Bammler, interrogatoire n° 9**  
**Extrait du procès-verbal daté du 02 Septembre 1966**

Nous, agents Runier Alexis et Davalleri Armand, entendons comme suit le nommé Bammler Hans Joachim.

Sur l'interpellation relative à sa complicité d'espionnage au profit de la R.D.A., le suspect a émis une nouvelle fois la volonté de coopérer pleinement avec nos services. Il réitère cependant son innocence et déclare ne plus faire partie du M.F.S. depuis son départ de Berlin-est.

À la question « Connaissez-vous Peter Kranick ? » le suspect répond :  
C'est une connaissance. Nous venons du même pays, cela tisse des liens !

À la question « Connaissez-vous Renée Levin ? » le suspect répond :  
Oui, c'est l'épouse de Peter.

À la question « Connaissez-vous l'activité professionnelle de Peter Kranick ? » le suspect répond :  
Oui, il est entrepreneur. Il est en train de monter une société de cartes postales de vues aériennes.

À la question « Connaissez-vous l'activité de Renée Levin ? » le suspect répond :  
Elle est secrétaire pour l'administration.

À la question « Pourquoi avons-nous retrouvé un carton de cartes postales chez vous ? » le suspect répond :  
Nous écrivons énormément à notre famille. Nous sommes nostalgiques de notre ancien pays, mais mes anciennes activités ne nous permettent plus d'y retourner.

À la question « De quelles activités parlez-vous ? » le suspect répond :  
Je vous l'ai dit, j'ai travaillé quelques temps pour le M.F.S.. J'étais jeune, j'avais certains idéaux.

À la question « Êtes-vous toujours en activité pour le M.F.S. ? » le suspect répond :  
Je viens de vous le dire : non !

(L'agent Davalleri présente au suspect un extrait du procès-verbal n°3 de l'interrogatoire de Renée Levin)  
« (...) Hans m'a demandé de transmettre un message. Je ne connais pas sa signification. Ça disait : "Intéressez-vous à la plainte de France.". Je devais l'envoyer en émission brève tous les derniers vendredis du mois.(...) »

(Le suspect semble hésiter et finit par répondre)  
Oui, c'est vrai. Il m'est arrivé de répondre favorablement aux appels de mon ancien agent-traitant. Je n'avais pas le choix, pour la sûreté de ma famille.

À la question « Une nouvelle fois, travaillez-vous pour le M.F.S. ? » le suspect répond :  
De façon sporadique. Pour qu'ils me laissent tranquille.

À la question « Combien de temps Peter Kranick a-t-il été votre agent traitant ? » le suspect répond :  
Ça me paraît être une éternité. Je ne peux pas être plus précis.

À la question « Pouvez-vous décrire votre agent-traitant ? » le suspect répond :  
Peter est un homme de taille moyenne. Il est brun. Un physique un peu passe-partout.

À la question « Pourriez-vous être plus précis ? » le suspect répond :  
Il a les yeux clairs, souvent cernés. Il a un regard qui peut passer du chaud au froid en un instant.

(Le suspect fait une pause, puis reprend sans y être invité)  
On sent qu'il vous juge, qu'il vous analyse. Il a le regard de celui qui sait. Il sait.

À la question « Que signifie le texte que vous avez demandé d'émettre à Renée Levin ? » le suspect répond :  
Je ne sais pas, c'est Peter qui me l'a demandé. Il m'a juste dit que je devrais me familiariser avec la poésie.

## 6 Pour une simple photographie d'amoureux, de Sophie Cœuré

Le fonctionnaire essaya de nouveau ses lunettes en soupirant avec inquiétude. Fichue buée, fichu masque ! Fichue année 2021 qui commençait si mal ! Quelle idée aussi avait eu cette journaliste de reprendre l'enquête sur des archives spoliées par les nazis et saisies par les soviétiques en 1945. Rien d'inquiétant à priori dans ces vieux cartons, d'autant qu'elle s'intéressait à des plans de bateaux et de sous-marins partis depuis longtemps à la casse. Et puis, on venait de commémorer les 25 ans de la mort de l'ancien Président. L'angoisse montait pourtant, malgré la beauté des flocons de neige qu'il apercevait par la fenêtre, tourbillonnant sur le boulevard Mortier.

« Rompons les amarres » avait proclamé fièrement le jeune Président. Ben voyons, c'était toujours aux mêmes de gérer les petits malins qui croyaient pouvoir remuer le passé à leur avantage. . . Il zooma sur la petite photo noir et blanc aux bords dentelés jointe au message de chantage. Au verso : « À François, de Christel Boom, avec amour, Berlin, avril 1945 ». Aucun doute, François M., l'envoyé du général de Gaulle pour la libération du camp de Dachau était bien passé par Berlin au printemps de la Libération. Aucun doute non plus sur l'image d'une tendre liaison entre les jeunes gens. Alors comment diable la photo avait-elle glissé dans un dossier concernant un sous-marin des années 1930 ?

Quelques clics sur internet et une conversation confidentielle avec l'archiviste n'avaient rien éclairci. OK, les dossiers avaient été saisis par la marine allemande pendant l'Occupation de la France, récupérés par l'Armée rouge qui avançait dans le Reich vaincu, puis renvoyés par les Soviétiques aux archives de l'armée est-allemande à Potsdam dans les années 1970. Mais qui pouvait bien se passionner pour ces vieilleries, sinon des rats d'archives ? Plus intéressant, les cartons avaient été restitués à la France en 1990 alors que s'évaporait l'Allemagne de l'Est. La RDA bien sûr, ce nid d'espions ! Un geste suffit à l'homme pour attraper dans sa bibliothèque les livres sur l'histoire des services secrets que ses collègues s'étaient obstinés à acheter. Il tomba sur un passage retraçant le parcours de Peter K., un membre du réseau de Markus Wolf qui avait vécu en France de 1963 jusqu'à son arrestation en 1966, exerçant sous couvert d'une petite entreprise de cartes postales, pendant que sa femme Renée espionnait l'OTAN comme secrétaire.

Ah les femmes ! Une photographie montrait Renée K. attablée avec une autre espionne, portant l'une et l'autre la même étrange broche dans les cheveux. On reconnaissait sans peine Christel, l'épouse de Günter Guillaume, l'espion infiltré au plus haut de la République fédérale allemande qui avait fait tomber le chancelier Willy Brandt en 1974. D'ailleurs Günter et François n'étaient pas sans se ressembler. Christel avait aimé les bruns autoritaires aux lunettes carrées, aux cravates voyantes, portant beau la casquette ou le chapeau aux larges bords. Elle avait donc aussi fréquenté Peter et Renée K. Et elle avait vécu à Berlin en 1945, avant d'être recrutée par la Stasi.

Le puzzle se mettait en place. À Paris, les espions est-allemands avaient sans doute tenté de faire chanter François, le nouveau chef du socialisme français. D'ailleurs, sa défense énergique de l'OTAN en 1966 n'avait-elle pas laissé place à une critique acerbe de l'Alliance Atlantique, dans le programme commun avec le Parti communiste français ? Les historiens s'étaient toujours interrogés sur l'étrange incursion en Allemagne de l'Est du candidat à la présidentielle en mars 1981, soi-disant en pèlerinage sur les chemins de ses

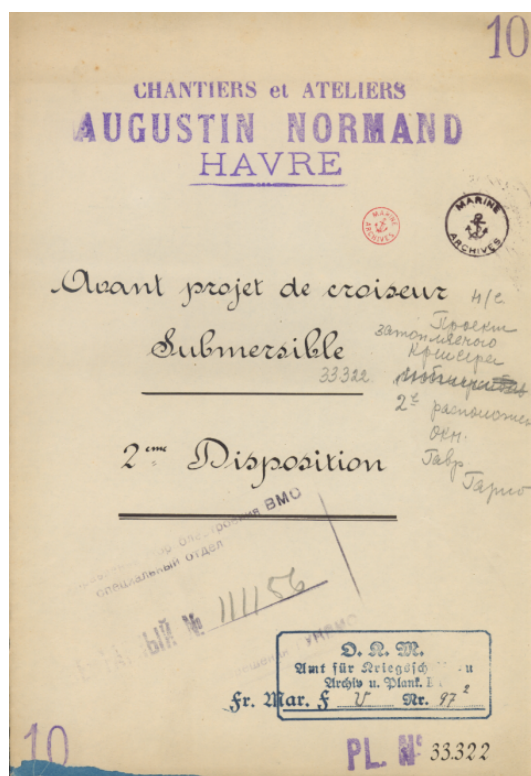
tentatives d'évasion du Stalag en 1941. Son compagnon de voyage, le patron des sociaux-démocrates allemands, Willy Brandt lui-même, ne lui aurait-il pas ménagé une entrevue avec Christel, comme par hasard échangée avec la RFA en mars 1981 ? À la veille d'être élu, le président français n'aurait-il pas tenté de récupérer discrètement auprès de Honcker, alors à la tête de l'Allemagne de l'Est, la fameuse photographie emportée par le couple Kranick, lui aussi échangé par la France et rentré en RDA dès 1974 ?

Peter K. avait fini sa vie professionnelle comme il l'avait commencée : archiviste...aux Archives militaires de Potsdam. La photographie, glissée dans un dossier anonyme, avait été son assurance vie, peut-être une belle ressource d'argent frais provenant du gouvernement français. Quelle poisse qu'elle ait été exhumée par cette fouineuse de journaliste ! L'homme relut le message : rendue publique, la photographie révélerait un pan peu glorieux des relations avec le bloc communiste et une liaison secrète de l'ancien Président. La journaliste menaçait même de nommer une enfant cachée, à présent très haut placée en Allemagne. Ingrédients parfaits pour un scandale à la française qui gonflerait sur les réseaux sociaux, voire une crise diplomatique.

Pour prix de son silence, elle voulait des informations sur le Rainbow Warrior et d'autres affaires encore secrètes, histoire de torpiller les ventes d'armes françaises dans le Pacifique. Pas vraiment le moment, alors qu'on vendait à l'Australie les magnifiques et coûteux Shortfin Barracudas. Idéaliste, passionnée de sous-marins, cette journaliste ne plaisait décidément pas au fonctionnaire, et elle semblait bien partie pour nuire. À moins que...

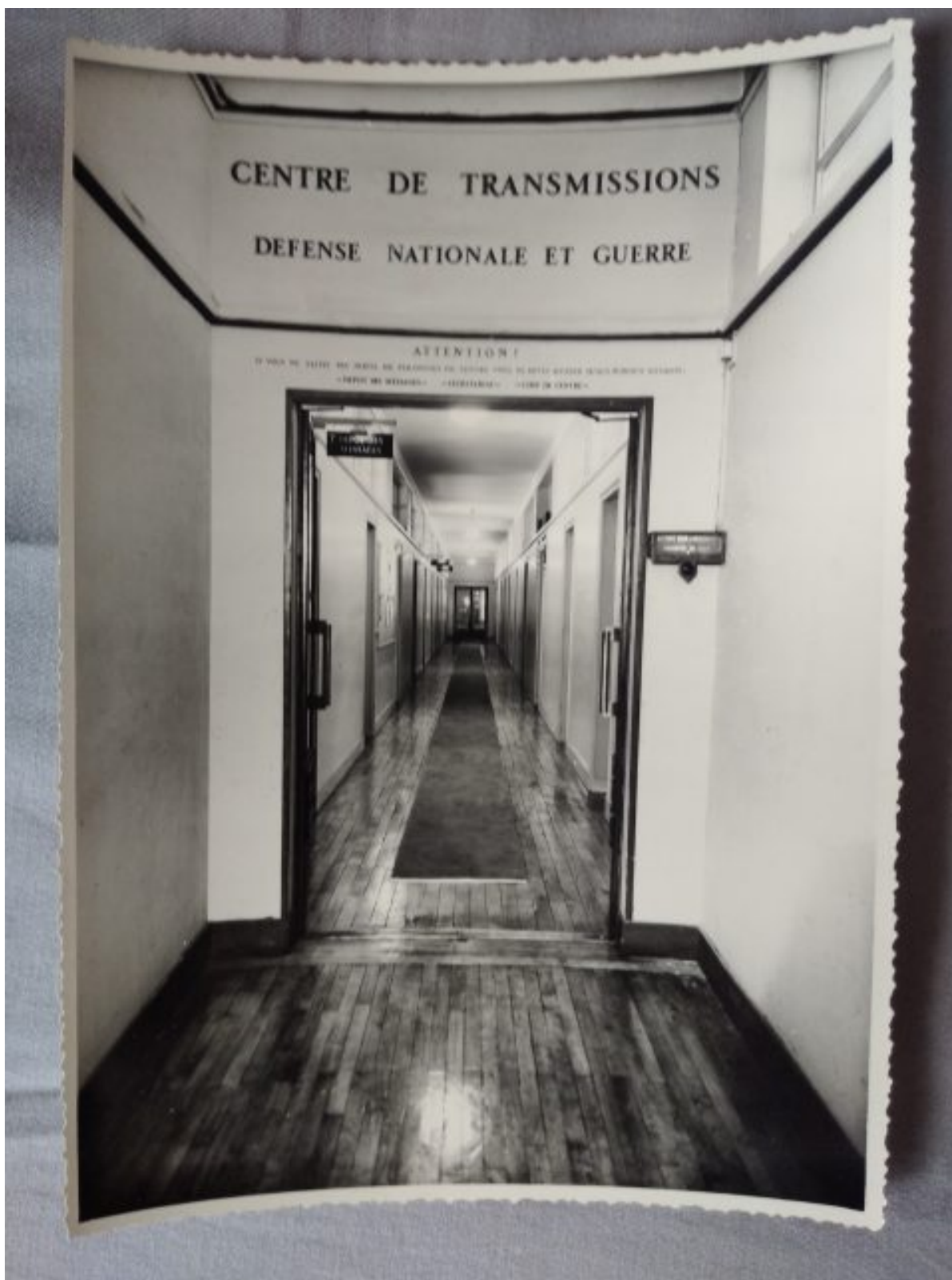
L'homme éteignit son ordinateur et saisit lentement son téléphone sécurisé.

Peter K., Christel Boom, drôles de noms, et fichue année 2021 qui commençait sans John Le Carré.



Dossier du fonds « Potsdam » des archives des constructions navales

## 7 Un courrier anonyme









## 8 Un journal intime (1), de la classe de seconde 212 du lycée Maurice Utrillo (Stains)

01/06/1966

Division Contre-Espionnage intérieur (DST-Ministère de l'Intérieur). Bureau 234B. AGENTS R. ET D.

Objet : Annexe de rapport – retranscription sur papier imprimé

Retranscription du journal personnel de Peter Kranick.

Au lendemain de son arrestation, l'annexe 212 note la présence dans la doublure de la veste du dénommé KRANICK Peter d'un carnet rouge, de dimension moyenne, couverture de cuir, papier ordinaire (grammage X). Le contenu dudit carnet est retranscrit ici par le Service de reproduction pour les années 1965-1966. Constatons l'absence d'une dizaine de feuillets, déchirés ou soigneusement découpés, certaines pages sont raturées ou recouvertes d'encre (type encre de chine à déterminer après étude des composants). Le carnet a été transmis au service du chiffre pour cryptanalyse.

Cette retranscription a aidé les spécialistes à établir le profil psychologique de Peter Kranick.

Une question se pose néanmoins : pourquoi conserver sur lui un document qui l'incrimine personnellement ? Pourquoi enfin avoir rédigé ce document en français ?

### **Dimanche 31 Décembre 1964**

[Les premières lignes sont illisibles et raturées]

Je m'appelle Peter Kranick, je dois m'en souvenir, je suis né le 21 octobre 1930 à Berlin. Je suis un homme pas très dur à comprendre, je suis plein de qualités et de défauts mais je suis comme eux après tout. Je suis gentil et un peu méchant, généreux, un peu égoïste, calme mais assez fou, sincère quoique hypocrite sur les bords, intelligent mais surtout malin. J'ai tellement de facettes que parfois j'ai l'impression d'être un simple spectateur de mon propre comportement. Aujourd'hui c'est bien la première fois que j'écris dans un journal, d'habitude ma tête me suffit à garder autant d'informations mais il faut croire que l'on craque tous un jour. En vérité mes pensées me déchirent et pèsent lourd sur mon moral, je pense être prisonnier de mon propre esprit, c'est dur à vivre. Ne baisse pas les bras, Peter, ne cède pas ! Il faut que je me rappelle de cela. Je pense en avoir assez dit ou peut-être pas assez, je ne m'inquiète pas, je me dirai tout.

### **2 Janvier 1965**

Aujourd'hui j'ai pensé à ma mère, une femme merveilleuse, splendide, extraordinaire et je pense qu'il n'y a pas assez de mots pour la décrire, elle est un peu tout, tout ce qui est bien pour moi. À vrai dire je pense souvent à elle, chaque seconde je dirais, mais aujourd'hui, c'était bizarre j'avais envie d'en parler. Elle me manque et je ne sais pas quand je pourrai aller la voir, elle est loin, très loin. Elle m'a tout donné, je regrette ces jours où j'étais en colère contre elle, je n'aurais jamais dû. Je me déteste. J'ai beau me montrer confiant et indifférent, il y en a bien une qui puisse me rendre vulnérable,

si elle était encore là j'en profiterais comme si j'allais mourir le soir même. Qu'est-ce qu'elle me manque ma mère, qu'est-ce que je l'aime ma mère. Elle m'avait pourtant dit de ne pas conduire après avoir bu. Pourquoi suis-je encore là ? [le reste est illisible]

### 17 Janvier 1965

- J'ai eu l'idée d'écrire ce « journal » grâce à ma femme,  
-- ainsi qu'au conseil donné par ma « profession ».  
-- Aujourd'hui, lors d'une froide journée d'hiver,  
--- je me suis mis à penser à l'avenir,  
[ j'ai croisé un homme qui m'a questionné sur  
-- mon travail et sur ma femme.  
---- Je lui répondis que c'était complexe et  
- j'ai passé mon chemin. Je me suis demandé,  
[ ]qui était cet homme, mais je me suis rapidement dit  
--- que cela n'avait pas grande importance.  
· J'ai par la suite décidé de rentrer chez moi,  
--- j'étais à nouveau très pensif sur le chemin :  
- Qu'allais-je faire dans le futur ? Ma femme et  
--- moi courons-nous un grand risque ?  
---- Rentré chez moi, j'ai eu une discussion avec ma femme  
- à propos de tout ça, et j'entrepris d'écrire mes tourments ici.

### Lundi 18 Janvier 1965

Mes doutes se sont dissipés, le printemps arrive. En cette belle journée, j'ai décidé de continuer dans cette voie que j'ai prise.

### 28 Janvier 1965

Ce n'est pas la première page de ce journal, je ne sais quoi dire en fait comment dire. . je suis gêné on dirait que je m'adresse à un président. J'ai appris qu'il va neiger dans la semaine c'est fou la façon dont je hais la neige , ma femme, ayant toujours la grippe, ne s'amusera pas avec la neige aujourd'hui, où qu'elle soit . Bref je n'ai rien d'intéressant à écrire, enfin, l'idée ne vient pas de moi. Renée dit que pour que je me vide totalement et que je canalise mes excès de colère il n'y a rien de mieux que d'écrire dans un journal intime. . .Je trouvais ça bête mais j'ai fini par céder.

### 29 Janvier 1965

Sans *regret*, je rentre chez moi très excité . Je Viens de commettre un acte vil mais sans *Regret*. Ça ne me plaisait pas, ses idéologies me déplaisaient. Je sais qu'on va me détester mais c'est toujours sans *regret*. Ils ne le sauront pas, je suis trop vif, discret pour ces incapables d'êtres humains. Tous les

médias en parlent, les journaux, dans les réseaux sociaux du moins connu au plus connu. Mais bon c'est sans *regret*. Je sais de quoi je parle. Et vous le saurez peut-être comme le mot *regret*. J'espère que ça va marcher. Je n'ai peur de rien, personne ne sait de quoi je suis capable. Enfin presque. . .

### **Dimanche 14 février 1965**

Aujourd'hui c'est la Saint Valentin et je suis loin de Renée, elle me manque beaucoup. . .ça fait plusieurs semaines qu'on ne s'est pas vus, c'est aussi la première fois qu'on n'est pas ensemble pour la Saint Valentin depuis qu'on s'est mariés. Le seul moyen de communiquer avec elle est par des messages secrets codés à propos de notre travail, je ne peux pas entendre sa voix ou voir son visage, cela me provoque mélancolie et tristesse comme une rupture qui est en train de se créer dans mon cœur, plus profonde avec chaque jour qui passe loin d'elle. J'ai toujours un sentiment de peur et d'agitation : un jour quelqu'un va découvrir notre identité réelle et ça va mal se finir. . .

### **21 Février 1965**

Ce n'était pas un jour comme les autres, c'était un jour bizarre mais je ne sais pas pourquoi. . .je faisais mon travail comme tous les jours. Je rentre chez moi le soir, ma femme et moi on se prépare pour aller au restaurant en tête à tête et j'entends dire que Malcom X a été l'objet d'un attentat pendant qu'il parlait devant un groupe de 500 personnes. . .Après ça nous sommes partis comme prévu au restaurant.

### **22 Février 1965**

Toujours la tête de Malcolm X aux informations. Cela m'a touché. Car un an auparavant je me trouvais à Harlem pour le rencontrer. Un an jour pour jour ! Certes, je suis sorti de la guerre sans diplôme mais je suis assez instruit pour rencontrer et discuter avec un grand militant comme lui. Nous nous sommes rencontrés dans un restaurant à Harlem, on a dégusté une entrecôte avec une salade composée. Je me souviens de ça comme si c'était hier. Je suis fort déçu par sa mort car nous avions prévu de nous revoir dans les prochains mois.

### **23 Février 1965**

Je fais mon travail sur Paris comme d'habitude, il est 10h, j'aperçois mon collègue qui avait l'air angoissé, il me raconte quelque chose de bizarre qui lui est arrivé. Moi je me sens faible et fatigué, je n'ai pas bien dormi cette nuit, je crois que je suis malade. Cette nuit était infernale, j'ai fait un cauchemar, tout le monde avait découvert qui j'étais et je ne me souviens plus de la suite mais je crois que ça s'est mal fini. . .J'angoisse, j'ai vraiment peur que les gens le découvrent pour de vrai. . .

### **24 Février 1965**

Fin de journée, je me suis déplacé à Harlem pour avoir des informations. Un certain militant américain qui se prénomme Malcolm X. J'étais à une soirée pour espionner la cible, j'ai le pressentiment qu'on me regarde, je suis observé. À ce moment, je garde mon calme quand soudain quelqu'un se rapproche de

la cible. Elle va même lui parler. Cette personne l’emmène dans une espèce de salle. Je les suis. J’entends un coup de feu, juste après cela la foule est en panique. Je me précipite dans la salle et vois le cadavre tout en sang, je vois une ombre mais une chose m’intrigue, je reconnais ce parfum. Je vois des cheveux, mais je reconnais ces cheveux, je suis perdu. Je vois une silhouette qui sort de l’armoire. Mon premier réflexe est de la poursuivre, je vois que c’est une femme, très maladroite, elle tombe, je la démasque, à ce moment, je ne comprends pas, je vois que c’est ma femme. Soudain je me réveille, c’était un cauchemar, et j’écris. Le même rêve depuis deux jours. Le même parfum, les mêmes cheveux.

### **18 Mars 1965**

Et si j’étais l’un des cosmonautes à participer aux premières missions vers la Lune ? En arrivant sur sa surface, se sentir tellement léger, une sensation étrange. D’un autre côté, j’ai une peur étrange comme si tout à coup, à tout moment, je pourrais être mort.

**21 Mars 1965** Un réveil comme tous les autres, je commence à m’habituer au café du matin qu’au bureau tout le monde apprécie, un café si immonde que... Non rien. Je me mets à regarder mon aquarium et continue à étudier les sons et images que pendant la journée j’ai enregistrés. Je crois que j’aime le chocolat, le riz, les glaces mais je ne sais pas si je devrais. Soudain, un brouhaha m’interpelle, des petites vibrations, « Uns Sowjets die infiltrierten ». Le nom d’un certain roman allemand que j’ai étudié étant jeune qu’une ancienne camarade de classe Barbara Heinstenguer avait écrit. Ma chère R. ... espérant qu[l’entrée du 21 mars 1965 s’arrête ici]

### **25 Mars 1965**

Je ne supporte plus tout ça, je compte remercier MLK pour ses efforts – un message codé suffira.

### **1<sup>er</sup> Mai 1965**

Nous avons reçu un appel de la D.D.R nous prévenant d’un complot potentiel contre nous mais je n’y crois pas, j’ai travaillé pour eux pendant des années : pourquoi me ferais-je trahir par ma propre organisation ? Je suis cependant si proche, je ne peux pas rentrer en Allemagne maintenant, il faut que je finisse cette mission, il faut que finisse cette ultime mission.

### **5 mai 1965**

Je sors de chez moi acheter du pain et des journaux. J’ai entendu parler le vendeur avec son client, il disait que les forces de l’ordre étaient à la recherche d’un couple espion. J’ai pensé, effrayé, qu’il parlait de ma situation. J’ai pris la fuite et je suis parti prévenir ma femme et nous avons pris la décision de rester chez nous, le temps qu’on oublie cette histoire. Je ne dors plus à cause de cette histoire, je suis devenu paranoïaque, à n’importe quel moment dès que quelqu’un frappe à ma porte je descends dans mon sous-sol prendre mon fusil. Je prends des médicaments qui me calment. Je commence à fumer. Ma femme et moi voulons divorcer. Je suis au bord du suicide mais il faut qu’on reste forts, ne pas regretter. Nous allons surmonter tout ça ensemble jusqu’à

ce que la mort nous sépare.

Bon finalement après quelques heures de repos tout est revenu à la normale. J'ai tendance à tout voir en noir.

### **5 Juin 1965**

Je me baladais comme d'habitude à promener notre chien, j'étais vêtu d'un grand manteau noir, un chapeau noir et j'étais avec un mini-micro au cas où. Je marchais et une petite fille noire portait des sacs, je pensais qu'elle sortait des courses quand une voiture rouge avança et s'arrêta brusquement devant elle, elle s'approcha de la voiture. Un homme sortit la tête par la fenêtre, il avait une cicatrice sur la joue. Il avait aussi une voix rauque. La petite fille avait l'air effrayé, je me suis dit qu'il allait se passer quelque chose et tout à coup un bras blanc sortit et tira une balle. La voiture partit à toute vitesse, la fille n'était pas touchée. J'allais assister à un meurtre, c'était obligé, c'était l'ennemi d'à côté, et beaucoup de jeunes armés se cachent dans le coin. Je me retrouvais au milieu d'un affrontement entre bandes rivales. Vite m'enfuir et rentrer chez moi. J'en tremble encore, je ne suis bon qu'aux écoutes moi, je n'ai plus le cœur à l'action.

### **4 Juillet 1965**

À force de rester dans ce pays je me suis créé une routine, j'essaie d'aller au marché tous les matins. Je dois avouer que ma famille, mes amis et même la nourriture me manque. Je suis un peu nostalgique.

### **13 Juillet 1965**

Je suis allé au marché ce matin, cela faisait longtemps que je n'y étais pas allé, je suis normalement un habitué, mais j'étais occupé. En rentrant du marché, j'ai acheté un journal et j'ai lu que le parlement français a voté une loi autorisant les femmes mariées à travailler et à ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation de leur mari. Je trouve que c'est une très bonne idée car cela montre qu'elles peuvent être indépendantes, responsables et cela montre aussi qu'elles peuvent, elles aussi, avoir une vie sans leur mari.

J'ai peur qu'ils fassent du mal à ma famille, qu'ils nous gardent enfermés. Je n'accepte ce travail que pour cela mais s'ils touchent le moindre cheveu de ma femme j'annule toute la mission et je retourne dans mon pays.

Hier, je suis allé récupérer un rapport que mes supérieurs ont fait, sur l'Allemagne. J'avais déjà remarqué que quelqu'un me suivait. Je l'ai su, car je l'ai piégé dans une impasse : c'était un homme vêtu entièrement de noir.

Il n'était pas très discret, j'ai pu le découvrir facilement.

En rentrant je me suis rendu compte que quelqu'un d'autre faisait le même chemin que moi . . .

Je sens que l'on m'observe . . .

## 9 Un journal intime (2), de la classe de seconde 212 du lycée Maurice Utrillo (Stains)

01/06/1966

Division Contre-Espionnage intérieur (DST-Ministère de l'Intérieur). Bureau 234B. AGENTS R. ET D.

Objet : Annexe de rapport – retranscription sur papier imprimé

Retranscription du journal personnel de Peter Kranick.

Au lendemain de son arrestation, l'annexe 212 note la présence dans la doublure de la veste du dénommé KRANICK Peter d'un carnet rouge, de dimension moyenne, couverture de cuir, papier ordinaire (grammage X). Le contenu dudit carnet est retranscrit ici par le Service de reproduction pour les années 1965-1966. Constatons l'absence d'une dizaine de feuillets, déchirés ou soigneusement découpés, certaines pages sont raturées ou recouvertes d'encre (type encre de chine à déterminer après étude des composants). Le carnet a été transmis au service du chiffre pour cryptanalyse.

Cette retranscription a aidé les spécialistes à établir le profil psychologique de Peter Kranick.

Une question se pose néanmoins : pourquoi conserver sur lui un document qui l'incrimine personnellement ? Pourquoi enfin avoir rédigé ce document en français ?

### 14 Juillet 1965

Un moment s'est écoulé depuis la dernière fois que j'ai écrit et pourtant c'était hier. Cette loi pour les femmes finalement elle m'a rendu... Mon fameux hobby pour les poissons, je ne sais plus qui j'aime, ce que j'aime, mes habitu... je n'en dis pas plus. Des frissons m'envahissent, l'homme que je suis ou que j'étais, aimant les aquariums et leurs habitants ou... tout devient de plus... en plus confus mais penser ma vision. QUI JE SUIS ? Un esp[l'entrée du 14 juillet 1965 s'arrête ici]

### 19 Août 1965

Nous sommes jeudi, Renée et moi nous avons pour habitude d'aller nous promener. Nous sortons, tout se passe bien jusqu'à ce qu'une voiture nous loupe de justesse. Nous rentrons et nous dînons, cette fois-ci c'est moi qui prépare le dîner, je ne me prends pas la tête avec une purée et un bon gros steak. Renée ne fait pas attention à moi, je lui parle mais elle ne me répond pas. Alors je me suis demandé : mon repas est-il si mauvais ? Je m'aperçois que non, car elle a un gros appétit, elle termine son assiette avant moi, pourtant elle était très copieuse (l'assiette !). Elle part se coucher sans me parler, je ne comprends pas, vraiment pas.

### 3 Octobre 1965

Aujourd'hui je suis sorti faire les courses, il manquait des ingrédients pour la recette de gâteau de Renée.

Après j'ai vu qu'il y avait un film assez intéressant au cinéma alors j'ai acheté un ticket et comme il me restait 1 heure et demie avant le début du film, je



suis rentré chez moi déposer les courses.

Le film commençait à 17h30 et finissait à 19h00.

J'ai beaucoup aimé le film, je ne me souviens plus du titre, une histoire de labyrinthe.

Je me suis fait réchauffer des restes pour manger en regardant les informations après je me suis brossé les dents, j'ai pris ma douche j'ai regardé la télévision pour m'endormir vers 23h.

J'ai beaucoup aimé cette journée.

## **21 Octobre 1965**

Aujourd'hui est un jour spécial, ce soir, je fête mon 35<sup>ème</sup> anniversaire avec ma femme et mes amis. Pour cette occasion, j'ai pris mon jour de repos afin de préparer le festin de ce soir. Je me prépare pour aller faire les courses car j'ai décidé de tester une recette trouvée dans un magazine. Après de multiples courses, je me suis dirigé vers mon dernier achat : la viande. En sortant de chez le boucher, j'aperçois un officier de police se diriger vers moi en criant et agitant les bras, je n'arrivais plus à bouger, j'avais la sueur au front, j'étais persuadé que c'était la fin je l'attendais debout au milieu du trottoir, les yeux vides comme si mon âme m'avait quitté et puis tout à coup il frôla mon épaule : j'ai lâché un petit soupir. Après avoir repris mes esprits, j'ai compris qu'il ne s'adressait pas à moi. Encore bouleversé de ce qui venait de m'arriver je me suis vite précipité chez moi. Arrivé, j'ai pris un verre d'eau et je me suis assoupi.

À mon réveil j'avais déjà oublié ce qui m'était arrivé cette matinée. Je suis allé voir la boîte aux lettres que je n'ai pas pu voir ce matin, j'ai reçu plusieurs messages codés me souhaitant un joyeux anniversaire venant de mes supérieurs. Puis, j'ai commencé à préparer le dîner. Les heures passaient sans m'en rendre compte jusqu'à que ma femme sonne à la porte. Elle était heureuse de me voir mais épuisée du boulot, elle partit vite se préparer car les invités allaient bientôt arriver.

Le soir tombe et les premiers invités commencent à arriver, tous portant un cadeau à la main. On les a installés dans le salon pour l'apéritif. Quand tout le monde est arrivé, nous les dirigeons vers la salle à manger pour passer à table. Durant le dîner, mes pensées étaient ailleurs, je rigolais sans savoir pourquoi. Je me disais que j'étais en face de personnes qui ne savent même pas que je les trahis indirectement. J'en venais même à me demander si eux aussi étaient de faux amis comme cette fausse identité. Finalement, moi qui attendais tant cette journée, j'en ressors avec un goût amer en me posant une question : « Suis-je moi ? »

## **02 Novembre 1965**

Absence ou présence, peu importe. J'ai oublié s'il fallait croire à mes raisons d'agir. Juste agir, continuer sans se poser de questions. Renée n'a plus le même regard qu'avant, elle m'évite. [les lignes suivantes sont raturées et la feuille est découpée sur huit centimètres]

## 26 novembre 1965

Il est 8h05

Aujourd'hui ce n'est pas une journée comme les autres car la France lance son premier satellite appelé Asterix A1, à l'aide de la fusée Diamand .

Depuis le lancement tout le monde est content et fête ça, depuis j'ai pu envoyer plusieurs documents ultra secrets du quartier Napoléon, grâce à mon appareil micro-film et avec une serviette, destinée au transport de document, la doublure peut s'ouvrir par un système de fermeture éclair caché sous la couture.

J'ai pu envoyer des fichiers, ces fichiers comportaient les noms des personnes qui travaillent à l'O.T.A.N .

Grâce à ma femme j'ai pu fournir plus de documents que prévu.

## Lundi 27 décembre 1965

Renée et moi, nous recevons lorsque nous sommes au salon un appel venant d'Allemagne, je décroche et une voix robotique nous répète exactement 3 fois ce qui pour moi ressemble à une liste de codes.

Trouvant cela louche, je demande à Renée de prendre note des informations. Tout d'abord une suite de chiffre :

15.18.5.19.8.4.5.13.20.12.14.18.20

Puis du morse :

. \_ \_ \_ \_ \_ ... 7 \_ \_ \_ \_ \_ ... \_ \_

Puis il raccroche en disant, je cite, « Fin d'information transmise » Nous avons pu traduire le code morse qui nous dit 17h00 nous supposons que le 7 signifie « h », pour représenter un horaire mais ne sachant pas ce que la suite de chiffres pouvait signifier, nous appelons notre supérieur pour l'informer de la situation car nous avons jamais utilisé ce langage.

Celui-ci répond et raccroche d'un coup sec sans dire un mot.

Nous sommes étonnés et essayons de le recontacter mais en vain, même avec notre numéro d'urgence, aurait-il compris la signification ? Mais si oui pourquoi ne pas nous le dire ? Serait-il tellement important que même notre grade est insuffisant ?

Après autant de questions sans réponse nous décidons de nous coucher.

## 1<sup>er</sup> Janvier 1966

Me revoilà après plusieurs jours sans écrire. Je me suis lassé d'écrire je pense, bref aujourd'hui c'est le premier jour de cette année et comme d'habitude avec ma femme on remercie Dieu d'être encore en vie, d'avoir la santé et tout le tralala. Il est encore tôt. Aux informations, on a appris la mort d'un ancien président, Vincent auréole si je ne me trompe pas. Euh, non ...Auriol, enfin bref, ça ne me fait rien, je ne l'ai jamais aimé de toute façon. Rien de spécial à raconter comme toujours, à part que cette semaine et la semaine prochaine je compte me reposer !

Sur les coups de midi, notre supérieur nous recontacte enfin, et nous il exige que, sous aucun prétexte, nous n'informions qui que ce soit de la situation. Et nous devons rester chez nous, et comprendrons plus tard dans la soirée.

17h00 :

Toutes les informations parlent de la mort de l'ancien Président de la République, Vincent Auriol, qui apparemment s'était fait énormément d'ennemis au fil du temps. Le message aurait-il été une mise en garde par rapport à l'assassinat ?

#### **4 janvier 1966**

Voyage à Lyon pour récupérer du matériel. Je me baladais dans la rue comme toujours en espérant ne pas me faire remarquer. Jusque-là tout allait bien mais en même pas deux secondes j'entends un bruit énorme puis en regardant le ciel je vois une fumée énorme je voulais voir ce qui s'était passé. Sur le chemin il y a eu une énorme onde de choc qui a fait beaucoup de dégâts. Sur le coup j'ai eu beaucoup de chance mais je ne sais pas comment. J'ai eu vraiment très peur je me suis demandé si j'étais mort, tellement c'était violent. Je me suis rendu sur le lieu principal de l'accident.

Il y avait 18 morts, c'était à la raffinerie de pétrole de Feyzin.

Il y avait un trou énorme, j'ai paniqué alors je suis renté rapidement parce que incident veut dire police et heureusement je suis rentré parce que l'enquête commençait.

#### **5 Janvier 1966**

Je n'ai pas changé je suis toujours...enfin bon ce n'est pas important...Je n'ai pas écrit ce texte pour me débarrasser de mes soucis parce que je n'en ai pas.

Je suis débarrassé de tous mes soucis, je mourrai libre.

#### **24 janvier 1966**

12h34

Une journée comme les autres, rien ne change depuis que je suis arrivé à Paris. Même la caissière de l'épicerie n'a pas changé, depuis ma venue.

Même si j'aime cette vie car je suis bien payé, même si je fais des choses pas très bien dans ma vie, je suis obligé car j'ai besoin de manger, ici c'est la survie, pas l'amour.

Grâce à l'argent gagné dans les deux métiers, j'ai pu m'acheter une maison et la voiture de rêve et la plus chère voiture du moment la Mercedes 600 Pullman. Je suis si fier de l'avoir achetée car la vie humaine n'a lieu qu'une seule fois et nous ne pourrions jamais vérifier quelle était la bonne et quelle était la mauvaise décision parce que, dans toute les situations nous ne pouvons décider qu'une seule fois alors il faut choisir la bonne solution. Mais je m'embrouille je le vois bien...

Et si nous n'avons qu'une seule vie, pourquoi ne pas la vivre pleinement sans soucis du lendemain et non vivre dans la peur jusqu'à la mort ?

Avant ma mort je veux bâtir mon empire, pour mes futurs enfants, mes petits-fils, ma famille car je n'ai pas envie que ma famille soit dans la misère après ma mort.

**31 Janvier 1966** Luna 9 a été créé par l'U.R.S.S. C'était un rêve pour moi, un rêve devenu réalité !

### **07 Mars 1966**

Il est 7h30.

Une journée comme les autres, à force de faire ce métier je ne sais plus qui je suis, à force de tromper tout le monde je me trompe moi-même.

Vivre avec une fausse identité. . . je me rappelle plus de mon passé.

19h39

On vient d'annoncer que le général de Gaulle ordonne le retrait de la France de la structure militaire de l'OTAN alors est-ce que maintenant je pourrais reprendre ma vie normale au lieu de vivre avec une fausse identité, vivre sans mentir, je l'espère mais est-ce qu'ils seront d'accord que j'arrête ce travail d'espion, je l'espère.

### **8 Mars 1966**

Ce lundi, à 08h pile, je me réveille. Ma femme me prépare mon petit-déjeuner. Mais pourquoi le boulanger n'a-t-il plus de pain au chocolat ? Enfin bref, je dois me concentrer sur ma mission. 10h. Je suis remonté à bloc.

11h. J'allume ma télévision avant de partir. Pourquoi il ne m'arrive que du malheur ? Longue conversation avec le Quartier général sur le retrait de la France de l'OTAN. Je dois demander à ma femme si Boker va l'intégrer dans l'OTAN en tant que secrétaire.

13h. J'ai passé la journée à rester à la maison. J'ai bien mangé. La soupe de potiron était vraiment délicieuse et j'ai pu avoir un gâteau au chocolat formidable. J'ai vraiment de la chance d'avoir une femme comme ça.

15h. Je dois sortir pour aller au QG. Il fait froid. Mon manteau est plein de saletés et je n'ai pas le temps d'aller le laver. Je vais aller m'en acheter un.

17h. Je suis si triste. Mon plan d'intégrer le programme militaire de l'OTAN est définitivement enterré avec le retrait militaire de la France.

18h. Ma femme prépare à manger. Je l'entends dire que je dois l'aider. Elle ne mérite pas que je fasse l'espion et risquer ma vie ou ma liberté. Je devrais peut-être partir pour de nouveaux horizons. Arrêter l'espionnage et aller dans un autre pays serait un bon moyen de vivre une vie tranquille. Qu'est-ce que je raconte ? Je dois accomplir ma mission. Je ne peux pas laisser tomber tout ça.

20h. Ma femme est vraiment une bonne cuisinière. Son steak-frites était vraiment bon. Avec son jus d'orange fait maison qui sublime le plat, elle a vraiment du talent.

23h. Je viens d'envoyer le rapport sur l'échec de la mission par intervention

extérieure. Je vais aller dormir pour attaquer ma nouvelle journée.

### **9 mars 1966**

08h. Je vais passer une meilleure journée qu'hier. Ma femme s'est levée tôt pour m'apporter mon pain au chocolat. Elle a dû avoir le courage de se lever de si bonne heure. Aujourd'hui, je dois poster une lettre pour les impôts. Heureusement, personne n'est dans la rue. Je suis si angoissé. Je dois impérativement poster cette lettre pour que le gouvernement ne me trouve pas suspect. 18h. Ma femme m'a fait à manger et on a Boker comme invité. Il faut être sérieux et avoir du sang-froid. 21h. Je m'endors préoccupé par le sentiment indécis de Boker. Je dois me calmer pour l'opération de demain.

### **Mercredi 5 mai 1966**

Un an jour pour jour je suis reparti à cette fameuse boulangerie, que j'évitais, pour acheter une baguette, des journaux que je n'avais plus lus depuis un bon moment. Je sors de chez moi avec une boule au ventre, qu'il m'arrive quelque chose d'inattendu. Je sors avec un bonnet afin que personne ne me reconnaisse. Je suis contrôlé par la police, qui me réclame mes papiers et me demande de retirer mon bonnet pour s'assurer qu'il s'agit bien de moi. . . cela n'a duré qu'une minute : heureusement j'ai réussi à garder mon calme mais je me suis senti très mal en rentrant.

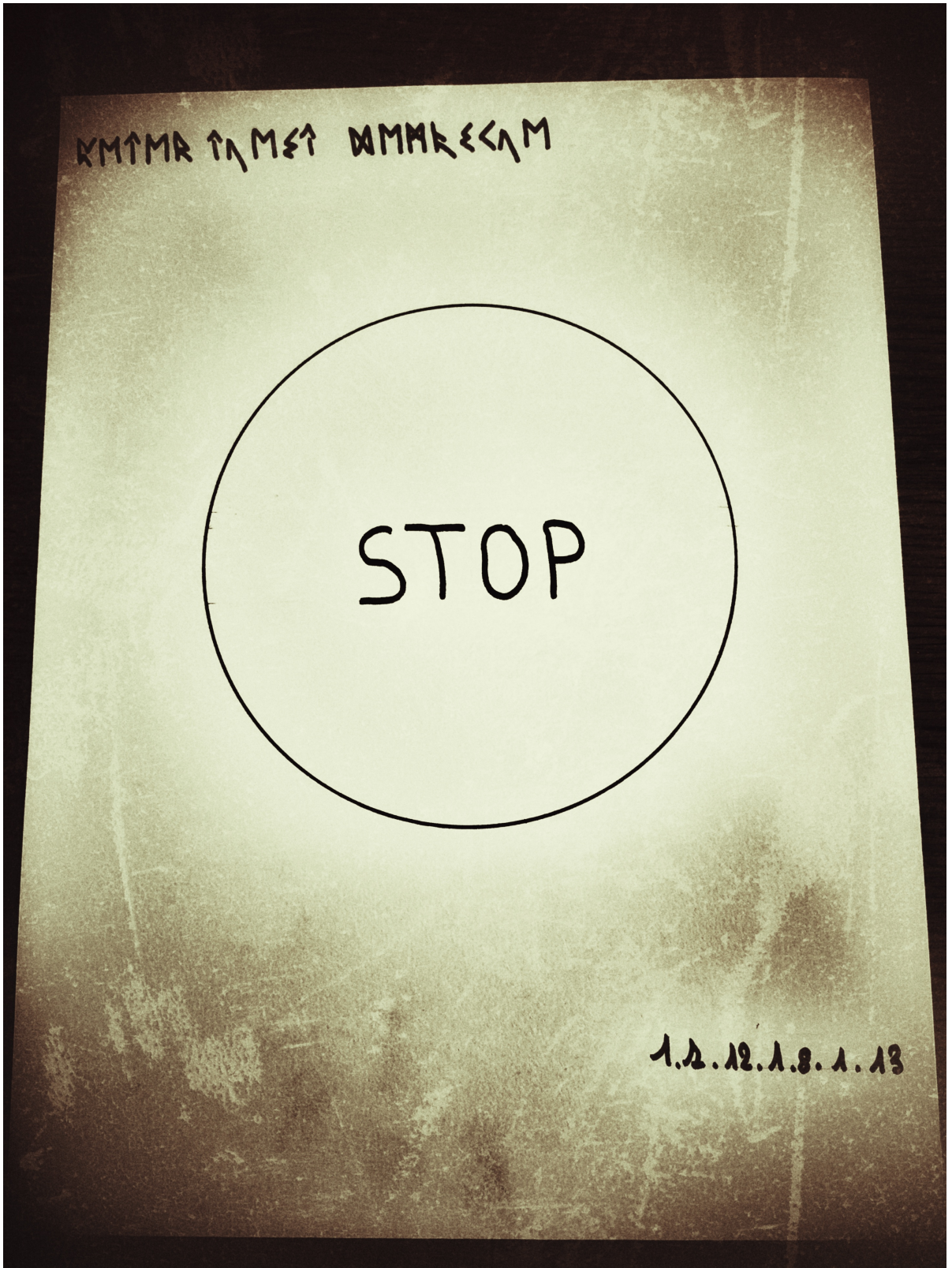
### **8 Mai 1966**

Quelle belle journée. Ma femme et moi avons passons du bon temps sur cette terrasse parisienne. J'avais l'habitude de prendre cette bonne tasse de café là d'où je viens. C'est ma journée de repos après trois mois d'efforts très longs, nous en profitons, c'est un peu mon seul jour de congé.

### **23 Mai 1966**

Il y avait une affiche sur notre porte. Renée a failli s'évanouir, j'ai eu du mal à la pousser à l'intérieur sans que les voisins nous voient. Je devrais la jeter, mais à quoi bon, s'ils savent, s'ils sont tout près, à quoi ça sert de faire encore attention. Je sais de qui il s'agit. Il n'y a qu'une personne qui utiliserait de vieilles runes celtiques pour me faire passer ce message. . .

[la dite affiche est glissée entre les deux pages suivantes. Nous la reproduisons ci-après d'après photographie :]



24 Mai 1966

La vérité se baladait dans ce froid inhabituel, la fin est proche.

Je n'ai pas fait les bons choix.

Adieu.

## 10 Un témoignage, de la classe de terminale STI2D-2 du lycée Lucie Aubrac (Pantin)

Lien vers l'enregistrement sonore :

<https://entre-temps.net/la-vie-tourmentee-de-lespion-peter-k-un-temoignage/>

Peter war mein Nachbar.

Er war eine sehr freundliche Person.

Ich hatte mehrmals die Gelegenheit, mit ihm zu plaudern. Wir konnten in ihm eine Person von enormer Qualität sehen.

Er hat mir mehrmals besonders geholfen.

Zum Beispiel hatte ich eines Abends ein Problem mit meinem Sanitär, ich musste ihn bitten zu kommen mir zu helfen und Peter gelang es sehr schnell, das Problem zu lösen. Es stellte sich heraus, dass er sehr gut mit seinen Händen umgehen konnte Sie sollten wissen, dass Peter ein junger Mann mit einem ziemlich gequälten Leben ist.

Er erzählte mir, dass seine Eltern geschieden waren und dass seine Mutter in Berlin lebte und dass sie leider nicht mehr mit ihm sprechen wollte.

Eines Tages klopfte ich an seine Tür, weil ich ihn für ein kleines Geschäft brauchte, aber niemand öffnete.

Seit diesem Tag habe ich nichts mehr von ihm gehört und es hat mich ein wenig beunruhigt.

Ich hoffte, ihm sei nichts Schlimmes passiert.

Ein paar Jahre später, als ich einer Nacht nach Hause kam, hörte ich ein Geräusch bei ihm zuhause. Fasziniert davon klopfte ich an seine Tür und jemand öffnete mir, es war er, es war Peter, den ich seit 3 Jahren nicht mehr gesehen hatte.

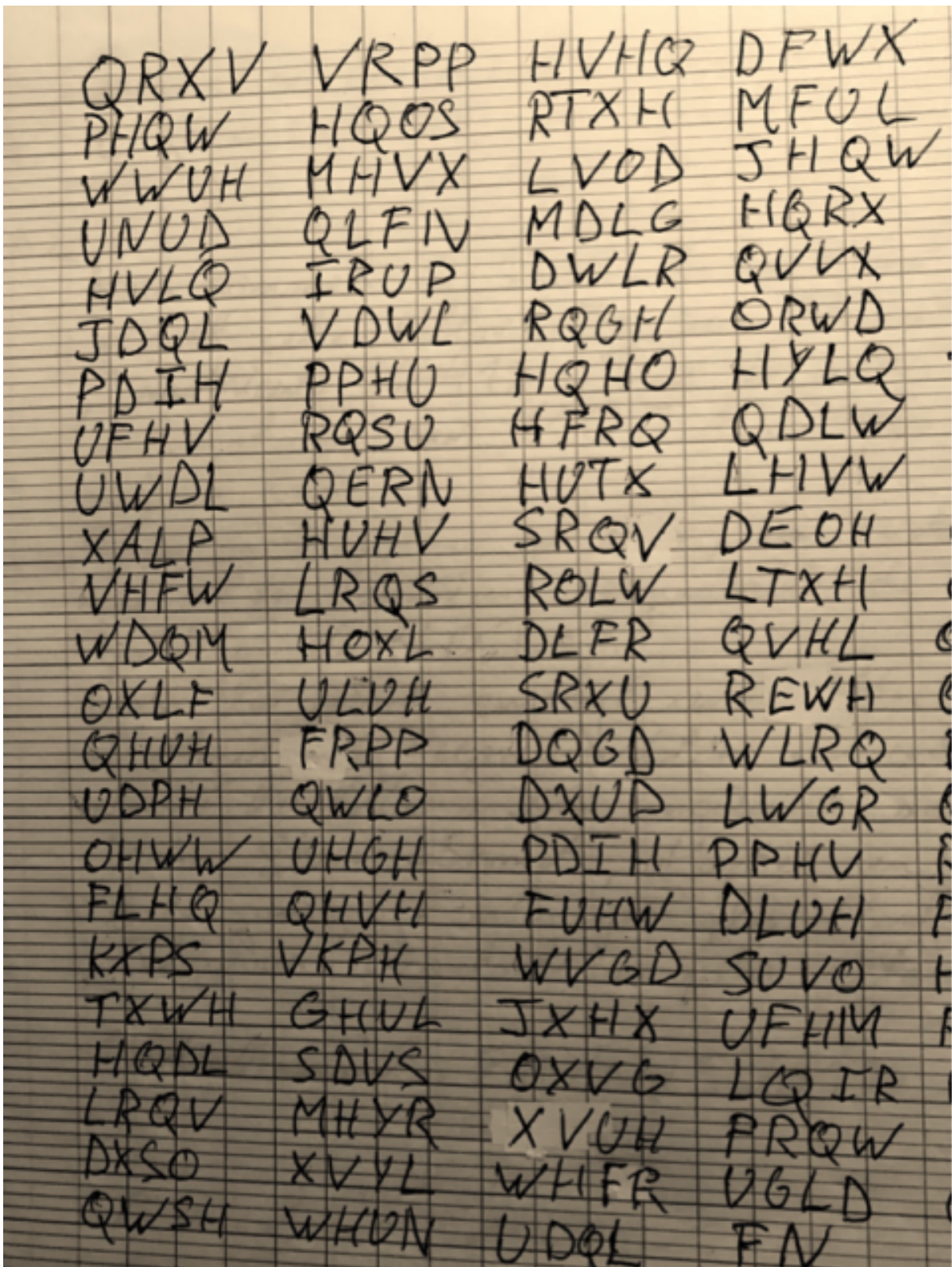
Ich war überrascht, ich bat ihn dann um eine Erklärung, er antwortete, dass er sich der Fremdenlegion angeschlossen habe und dass er sowohl in Algerien als auch in Indochina diente. Er erklärte mir auch, dass er verwundet worden war und daher von jeglicher militärischen Verpflichtung befreit wurde.

---

Peter était mon voisin de palier, c'était une personne particulièrement aimable. J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de discuter avec lui. Une personne de qualité qui m'a rendu service plusieurs fois. Un soir par exemple, j'ai eu un problème de tuyauterie, je lui ai demandé de venir m'aider et Peter a très vite réussi à résoudre le problème. Très habile de ses mains. Il faut savoir que c'était un jeune homme avec une vie assez tourmentée : ses parents divorcés, sa mère habitait Berlin et malheureusement il ne voulait plus lui reparler... Je suis allé un jour frapper à sa porte car j'avais besoin de lui, mais personne n'a ouvert. Je n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis, j'étais inquiet et espérais que rien ne lui était arrivé.

Quelques années plus tard, en rentrant chez moi après une soirée, j'ai entendu du bruit venant de chez lui [manque à la transcription]. C'était Peter que je n'avais pas vu depuis trois ans. Surpris, je lui ai alors demandé des explications, il m'a répondu qu'il s'était engagé et avait servi dans la légion étrangère française en Indochine puis en Algérie, avant d'être dérogé de toute obligation militaire.

11 Un message codé, de la classe de terminale STI2D-1 du lycée Lucie Aubrac (Pantin)



Inscrit au dos : méthode de cryptage Cézanne – clé = 3 par case 4 Id 564412





Commode à double-fond – apparence simple – pour activer l'ouverture : presser la partie gauche de la commode tout vers le mur.

## 12 Une lettre du dehors, d'Elisabeth Schmit

Paris – 22 juin 1975

Peter,

Je suis sortie. Peut-être l'as-tu déjà appris par D. ? Sortie mardi dernier, le 17. Je t'écris d'un café gare de Lyon. Je voulais venir te voir, et puis finalement je ne peux pas. Je n'ai pas le temps et puis je ne crois pas qu'ils me laisseraient de toute façon. Je vais chez ma sœur, rencontrer la petite Annie que je n'ai vue qu'en photo.

Tu sais comme on dit parfois qu'en prison on a le temps de repenser aux choses. Mais je n'ai repensé à rien. C'est une fois dehors que c'est revenu, tout. Tu te souviens le jour où ils sont venus, comme on s'est regardés et comme on ne s'est rien dit parce qu'on a juste fait tout comme il fallait, tout ce qu'on avait à faire. Dans l'ordre et sans y penser à deux fois. Et c'est comme si ça avait continué, jusqu'à mardi dernier

J'ai reçu tes cartes, mais pas toutes je crois. On ne m'a pas tout donné, et ce qu'on m'a donné était soigneusement déchiré, dans l'épaisseur, comme à cœur ouvert. J'ai imaginé celles que je n'avais pas reçues, et que peut-être tu n'avais même pas écrites. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai parlé de ça avec quelqu'un qui est venu me voir de la part de Katharina. Il n'a rien dit mais j'étais sûre qu'il t'avait vu avant, alors j'ai imaginé aussi ce que tu avais bien pu lui dire. Je n'ai pas emporté tes cartes mardi. Je n'emporte rien, et j'ai le vertige en pensant à tout ce qui a dû être écrit sur nous, qu'on a dû nous surveiller et interroger tout le monde et tout écrire. Jusqu'au contact de Katharina qui a aussi dû écrire ce que tu lui avais dit. Et le peu que je lui ai dit aussi. Je pense à ça et au fait que moi je n'ai plus rien ou presque. Qu'il n'existe presque aucune trace de ce que nous étions et au fond c'est peut-être pour ça qu'au bout d'un temps je n'ai plus su vraiment qui j'étais.

Je ne sais pas quand je reviendrai et si je pourrai venir te voir. Je ne veux pas demander à D. tout de suite. Je viens juste de reprendre mes esprits. Alors ne m'attends pas tout de suite. Je ne peux pas retourner dedans, même pour te voir. Je dois rester un peu dehors et me reprendre et repenser aux choses.

Je te laisse – je veux poster la lettre d'ici, avant de partir, et mon train arrive

À toi,

R.

## 13 La rencontre avec une certaine Sofia Plisetska, de Jean-Louis Fassi

Ce document a été retrouvé par un groupe de chercheurs à Moscou, en 1991, au moment de l'ouverture des archives au public.

Ni motos, ni voitures ; un chameau chargé avait suffi à obstruer le passage.

Peu de passants ; quelques femmes qui disparaissaient aussitôt qu'elles étaient aperçues ; des enfants qui jouaient au ballon sur la place du village. On était loin du tumulte bariolé de la ville toute proche avec son bruit de foule et son âcre odeur faite d'épices, de poussière et de sueur. Ici, la solitude et le silence n'étaient troublés que par le murmure toujours présent d'une fontaine. Dans l'élargissement de la rue principale qu'ombrageait une allée de platanes se concentrait l'animation d'un souk : quelques boutiques, des marchands de fruits et légumes avec leurs étalages ornés de fleurs et de feuillages, le four d'un boulanger, la boucherie avec ses chachliks exposés en plein vent, l'odeur des graisses accompagné du doux crépitement d'un feu de bois, le traditionnel petit café que seul troublait le glouglou des narghilés que les habitués fumaient en silence et, le soir venu, qu'un conteur public animait, disant les poèmes d'Antar, brodant à loisir sur les histoires des Mille et Une Nuits ; et même que les soirs de Ramadan le petit café se transformait, pour le plus grand bonheur des habitants du village, en théâtre d'ombres pour accueillir les farces de « Karagueuz ». Enfin pour compléter ce tableau oriental, au bout du village se profilait le minaret carré situé dans l'axe du hammam aux multiples coupes, grand bain public, héritier des thermes antiques.

Parmi les habitués du Baraka – c'était le nom donné au petit café du village - on rencontrait des personnes singulières. Je me souviens encore aujourd'hui d'une femme d'un certain âge, belle et autoritaire, Sofia Plisetska. Elle avait une voix de contralto tzigane, fumait beaucoup. Une femme qui avait dû faire tourner la tête à bien des hommes par le passé tant sa ressemblance était frappante avec la danseuse Lola Lopez sur une photographie de jeunesse qu'elle m'avait offerte et que j'ai toujours gardée dans mes affaires. Au moment « du coup de force d'Octobre », jeune journaliste au *Pouvoir du Peuple*, elle avait couvert les événements survenus à Moscou. Elle louait à l'époque une chambre dans un immeuble situé sur le *Boulevard Tver*. Une nuit elle avait été réveillée en sursaut. Un coup de canon comme un bref coup de tonnerre avait rompu le silence. Puis une fusillade acharnée avait répondu au tir. Une balle avait ricoché sur l'un des murs de sa chambre et avait fini sa course au-dessus de son lit transperçant en plein coeur un portrait de Tolstoï. Au dehors la lune contemplait les débris de vitres qui jonchaient le plancher. Quelques minutes avaient passé et un second coup de canon avait retenti. C'était une pièce d'artillerie postée à l'extrémité du *boulevard Tver* près du *monument Pouchkine*, qui tirait en direction des immeubles. La jeune femme plaquée contre le mur entre les fenêtres jetait un coup d'oeil à l'extérieur. Elle essayait de repérer les combattants. Mais on devinait à peine dans cette nuit d'automne toute grise de fumée les masses sombres des maisons. À en juger d'après les salves, des gardes rouges montaient de la *Place de la Passion* et progressaient sur le *boulevard Tver*. Quant à leurs adversaires, il s'agissait de Junkers réfugiés sur les toits. À présent les tirs devenaient plus nourris.

C'était ainsi qu'avait commencé à Moscou la bataille d'Octobre 1917, nous racontait Sofia Plisetska.

P.K. – Berlin, le 12 août 1961.

